l'actualité

POITOU-CHARENTES

JANVIER ■ FÉVRIER ■ MARS ■ 2003 ■ N° 59 ■ 4,3 €

Angoulême 2003

Schuiten & Peeters
De Crécy
BD Vietnam

Qu'est-ce qu'on mange ?

Claude Simon
Edgar Morin

9 782911 320194

QU'EST-CE QU'ON MANGE ?

NOS MODES ALIMENTAIRES

DÉBATS | EXPO | ANIMATIONS

3 OCTOBRE 2002 > 30 MARS 2003 • POITIERS

ESPACE MENDES FRANCE

sommaire

4 **UNIVERSITÉ**

6 **TERRAIN**

7 **CULTURE**

10 **EDGAR MORIN : LE CONSENSUS ET LE CONFLIT**
A l'issue des Rencontres CNRS «Sciences et Citoyens», qui ont réuni des jeunes et des chercheurs au Futuroscope, Edgar Morin a donné une conférence, le 6 octobre 2002, dont nous publions de larges extraits.

14 **LES TRACÉS SINUEUX DE CLAUDE SIMON**
Une entrée dans les méandres de l'écriture de Claude Simon, prix Nobel de littérature et photographe, par Stéphane Bikialo.

François Schuiten

SALON DE LA BD

18 **SCHUITEN & PEETERS : LE THÉÂTRE D'IMAGES**
A travers une installation intitulée le Théâtre des images, les auteurs François Schuiten et Benoît Peeters proposent un parcours au croisement de la bande dessinée et des nouvelles technologies.

22 **NICOLAS DE CRÉCY : CHANGEMENT D'ART**
L'ESI a décerné son prix 2002 à Nicolas de Crécy et lui consacre une exposition au CNBDI tandis que les éditions de l'An 2 publient une monographie.

24 **TRUYÊN TRANH VIÊT NAM**
Première exposition, en France, de bandes dessinées vietnamiennes lors du festival d'Angoulême.

25 **ON A VOLÉ LES MISÉRABLES**

26 QU'EST-CE QU'ON MANGE ?

28 **LES NOURRITURES CULTURELLES**
Entretien avec Martine Breux, médecin nutritionniste.

31 **CROQUEURS À PLEINES DENTS / LA MITRONETTE**

34 **PRÉSERVER NOTRE PATRIMOINE VÉGÉTAL**
S'inscrivant dans la tradition des jardins botaniques, l'Observatoire du Deffend est un musée entièrement consacré au règne végétal.

36 **443 FERMES BIO EN POITOU-CHARENTES**
Président d'Agrobio Poitou-Charentes, Dominique Brunet, agriculteur à Pleumartin, brosse la courte histoire du bio en Poitou-Charentes.

38 **RECHERCHES DE L'INRA**
La vache maraîchine, le roi des lapins, la poule vedette, le petit-gris.

41 **LES TAILLEURS DE POUDRE EN BOURSE**

42 **SAVEURS : CORNUELLES, DOUZANES, PINES ET AUTRES GÂTEAUX DES RAMEAUX**

45 **70 ÉPICES ET COMBIEN DE COMBINAISONS**

46 **ÉCRANS ET ÉCRITS, PARADOXES DE L'ÉCRIVAIN**
Extraits d'une conférence de François Bon.

48 **CULTURE SCIENTIFIQUE**

édito

«Qu'est-ce qu'on mange ?» Cette question du dossier central de *L'Actualité* pourrait paraître décalée en ce début d'année où se posent des problèmes bien plus graves. La recherche de la qualité n'a pourtant rien de futile. Au contraire, c'est l'indicateur d'une tendance lourde qui met en jeu les individus, les sciences et la société. Ce dossier est conçu comme un prolongement de celui consacré, en avril 2000, au principe de précaution. Comme nous le rappelle dans ce numéro Edgar Morin : «Aujourd'hui le vaisseau spatial Terre est propulsé par quatre moteurs : la science, la technique, l'industrie, l'économie (et le profit). Or ces moteurs ne sont pas régulés et le vaisseau n'est pas contrôlé.»

La complexité du monde actuel est perceptible à tous les niveaux, y compris dans la vie quotidienne. Si cette complexité a de quoi nous pétrifier, il est possible aussi de l'appréhender comme un mouvement. Un mouvement capable d'alimenter d'autres «moteurs», notamment celui de la culture scientifique.

Ainsi, nous contribuons à ce qu'Edgar Morin appelle «démocratie cognitive», par un travail d'explication, de décloisonnement, de «popularisation» des questions scientifiques. Sans oublier que tout cela s'inscrit dans un contexte global. D'où notre attention à toutes les formes de création. Dans ce numéro, il s'agit de la bande dessinée. Le 30e festival international d'Angoulême démontre que, au-delà de son caractère événementiel, cet art est maintenant une facette connue et reconnue de notre région.

Didier Moreau

l'actualité
POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : emf@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 51

Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**

Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 1er trimestre 2003

Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand graphiste – Poitiers ■ Menneguerre-Photogravure – Niort
Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

PHILIPPE CARON

Dictio(n)naire en ligne

Linguiste, lexicologue, spécialiste du français classique et préclassique, Philippe Caron est professeur de langue française et de stylistique à l'Université de Poitiers. Il dirige d'autre part un laboratoire de lettres et langues à la MSHS. Philippe Caron et Louise Dagenais (Université de Montréal) sont les architectes d'un vaste projet de mise en ligne sur le Web du *Dictionnaire Critique de la Langue Française (1787-1788)* de Jean-François Féraud.

Marie Augustin

Lexicographe quelque peu iconoclaste, Féraud se réfère constamment aux différents dictionnaires de son époque avec une volonté affichée de les compléter et (ou) de les corriger. Il est ainsi le premier à mentionner le mot *aérostat*, néologisme pour désigner les montgolfières d'invention toute récente. Ainsi, à la différence du *Dictionnaire de l'Académie*, le "dictionaire" de Féraud se distingue par sa très grande précision et par la présence inédite de transcriptions phonétiques. Féraud vise un lectorat d'étrangers, de provinciaux, bref des destinataires n'ayant pas un accès aisé à la langue. Cet ancien jésuite, devenu prêtre séculier, s'évertue à moderniser l'orthographe. A titre d'exemple, Féraud nous propose ici une nouvelle "ortographe" et s'en explique dans sa préface : «Les sons, exprimés par la prononciation, sont les images des idées ; et les caractères, tracés par l'Ortographe, sont les images des sons. Il devrait donc y avoir entre eux une exacte correspondance.» Toujours dans cette même perspective de simplification ort(h)ographique, Féraud supprime le dédoublement *superflu* de la lettre *n* dans le mot "dictionaire"…

A contrario d'une conception savante et élitiste du langage, ce lexicographe marseillais entend toucher le plus grand nombre. Sa démarche reste néanmoins attachée à la notion du *bon usage*, et si Féraud simplifie en de nombreuses occasions, il n'omet pas pour autant d'insérer la graphie initiale des mots. Chapeauté par le CNRS, ce travail d'équipe franco-québécois a nécessité des opérations de saisie considérables ainsi que de multiples relectures. Initié il y a déjà dix ans, il s'inscrit dans une chaîne de dictionnaires électroniques, et tout l'intérêt de l'entreprise réside précisément dans cette complémentarité. Les liens hypertextes, et les soumissions par mot-clé de l'édition Internet garantissent par ailleurs une très grande facilité de recherche. Cet outil de travail devrait être consultable (gratuitement) à partir d'avril 2003.

Boris Lutanie

Histoire des sciences et des techniques

Le pôle d'histoire des sciences et des techniques et de philosophie des sciences de l'Espace Mendès France organise des séminaires en partenariat avec l'Université de Poitiers. Ces conférences sont ouvertes à tous. Voici le programme du trimestre.

ÉCOLES DOCTORALES

Sciences du laboratoire, sciences humaines : quelles différences entre les deux ? le 23 janvier à 17h30, à la MSHS, par Ian Hacking, professeur au Collège de France.

Gustave Eiffel, ingénieur et entrepreneur, le 26 mars à 16h, Ensma, par Antoine Picon, professeur à l'Ecole des Ponts et Chaussées.

LES AMPHIS DU SAVOIR

En partenariat avec la faculté des sciences. Le mercredi de 14h à 16h.

L'apport de Voltaire dans le débat entre cartésiens et newtoniens sur le système du monde, le 12 février, Amphi J, par Véronique Le Ru, maître de conférences à l'Université de Reims.

Histoire du concept de mole (1869-1969), la croisée des disciplines physique et chimie, le 12 mars, Amphi J, par Christiane Buès, professeur de physique-chimie, docteur en lettres et sciences humaines.

SCIENCES ET TECHNIQUES AU MOYEN AGE

En partenariat avec le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale. Le jeudi à 18h30 à l'EMF.

Productions et usages du fer du v^e^ au xv^e^ siècle, le 16 janvier, par Paul Benoît, professeur à l'Université Paris I, Sorbonne.

Les régimes de santé : naissance d'une écriture médicale (xiii^e^-xv^e^ siècle), le 6 février, par Marilyn Nicoud, maître de conférences à l'ENS, Lyon.

D'une optique du flux visuel à une optique de la lumière : l'apport d'Ibn al-Haytham (Alhazen), le 6 mars, par Gérard Simon, membre du laboratoire Savoirs et Textes, CNRS.

L'art de la teinture dans l'Europe médiévale, le 27 mars, Dominique Cardon, chargée de recherche CNRS.

LES INSTRUMENTS DE LA SCIENCE À LA RENAISSANCE

En partenariat avec l'école doctorale sciences humaines économiques et sociales, sous la responsabilité scientifique de Jean Céard. Conférences à 18h30 à l'EMF.

L'observation du ciel et ses instruments à la Renaissance, le 14 janvier, par Isabelle Pantin, professeur à Paris X, chercheur associé à l'observatoire de Paris.

Les instruments de l'alchimie à la Renaissance, le 21 janvier, par Didier Kahn, chargé de recherche au CNRS.

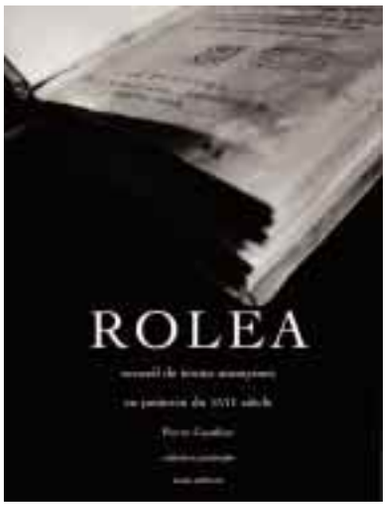
Les instruments nautiques en Europe au xvi^e^ siècle, le 13 février, par Pascal Brioist, maître de conférences en histoire, Tours.

Le texte et/ou l'image. Le début de l'anatomie moderne : Vésale, le 13 mars, par Jackie Pigeaud, membre de l'Institut universitaire de France.

HISTOIRE DES MATHÉMATIQUES

En partenariat avec l'Association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public, à l'EMF.

Dürer en son atelier… de géomètre, le 5 mars à 15h, par Jeanne Peiffer, historienne des mathématiques.



Pierre Gauthier, *Rolea*, coll. «parlanjhe», Geste éditions, 2002, 320 p., 22 e

Archives du poetevin

On s'y moque des Parisiennes : «Quelez dames d'yquiou pouys ne vont point à pé, a se fasant charotté queme fumé.[1]» On y peste contre les soldats faisant halte chez les paysans «pre mongy nou poulles et poullez, nou canes et nou quanetz.[2]» On y chante l'amour pour Jeanneton : «Qualle petite truonde oveque sen œil furet, d'ine façan si galonte m'a bouty dedont sez ret.[3]» ou le désamour pour sa femme: «Avec ine bergere y me seu mary, al ez ben ton sote qu'in pené pressi.[4]» On y relate le procès d'un marcassin condamné à être grillé et rôti pour avoir mangé des volailles. Et on y souligne la bienveillance du roi.

Les soixante-deux textes du *Rolea*, recueil de textes anonymes en poitevin, réunis en 1646 par Jean Fleuriau, un imprimeur de Poitiers, soulignent avec une hardiesse colorée, parfois paillarde, la culture poitevine du XVIIe siècle. Pierre Gauthier, professeur de grammaire et de philologie française aujourd'hui à la retraite, a consacré trois ans de travail à la réédition de ces œuvres. Le *Rolea* est désormais présenté en version bilingue, soigneusement annoté et enrichi d'une petite grammaire poitevine. Selon Pierre Gauthier, bien qu'ils mettent souvent en scène des paysans, les textes du *Rolea* semblent avoir été produits par des notables. Satires de la justice, critiques de la noblesse et loyauté envers le roi sont autant de thèmes distinctifs de la petite bourgeoisie. Quant aux chansons «populaires» évoquant les amours paysannes, «elles sont idéalisées et éludent trop les réalités du monde rural pour être produites par des paysans».

En effet, au XVIIe siècle, la langue vernaculaire du Poitou, loin d'être reléguée dans les campagnes, est aussi bien utilisée par les paysans que par les citadins et les notables. Aujourd'hui marginalisé, le poitevin bénéficie cependant d'un regain d'intérêt des Poitevins et des Saintongeais tandis que les Acadiens y retrouvent la parole de leurs ancêtres avec lesquels ils partagent encore des expressions. Avec la réédition en 1960 par Jacques Pignon de la *Gente Poitevinrie*, un recueil de dix pièces, «la quasi-totalité de la littérature poitevine, indique Pierre Gauthier, est aujourd'hui accessible au plus grand nombre».

Anh-Gaëlle Truong

1. Ces dames de ce pays ne vont pas à pied, elles se font charroyer comme du fumier.
2. Pour manger nos poules et poulets, nos canes et nos canards.
3. Cette petite truande, avec son œil furet, d'une façon si élégante, m'a mise dans ses rets.
4. Avec une bergère je me suis marié, elle est bien aussi sotte qu'un panier percé.

ECRIRE É CAUSAE POETEVIN

Geste éditions publie les actes du colloque «Ecrire et parler poitevin-saintongeais du XVIe siècle à nos jours» qui s'est déroulé en octobre 2001sous la présidence d'Henriette Walter. Le volume, coordonné par Pierre Gauthier et Liliane Jagueneau (maître de conférences à l'Université de Poitiers), rassemble 14 études sur l'usage écrit et oral du poitevin-saintongeais, de la Gente Poitevinrie à Internet, en passant par la chanson ou les textes politiques.

Curiosités et cabinets de curiosités

Avant l'apparition des musées d'art et des muséums d'histoire naturelle, de riches amateurs et des érudits ont créé dans toute l'Europe des XVIe et XVIIe siècles des cabinets de curiosités. Ces collections rassemblaient des objets hétéroclites, naturels et manufacturés, aussi bien fossiles, coquillages, coraux, animaux naturalisés que médailles, tableaux ou productions ethnographiques. Les *curieux* – ainsi se nommaient-ils – cherchaient à constituer un «abrégé de l'univers» pour en percer les mystères, y compris dans la monstruosité offerte par la nature. Dans son livre *Collectionneurs, amateurs et curieux* (Puf, 1987), Krzysztof Pomian affirme : «La curiosité est un désir, une passion, un désir de voir, d'apprendre ou de posséder des choses rares, nouvelles, secrètes ou singulières, c'est-à-dire telles qu'elles entretiennent un rapport privilégié avec le tout et, partant, permettent de l'atteindre. Elle est, en un mot, désir de totalité.»

Depuis une vingtaine d'années, les cabinets de curiosités suscitent un regain d'intérêt tant dans les sciences humaines que dans l'art contemporain. Rappelons que la collection du château d'Oiron, «Curios & Mirabilia», a été conçue à partir des catégories qui sous-tendent ces cabinets : les cinq sens et les quatre éléments. Pour comprendre ce phénomène qui se situe à une époque charnière de l'histoire des idées et des sciences, une journée d'étude est consacrée aux «curiosités et cabinets de curiosités du XVIe siècle aux Lumières» à l'Espace Mendès France le 5 février, en partenariat avec le laboratoire Adoni et la faculté des lettres et langues de l'Université de Poitiers. Coorganisée par Dominique Moncond'huy, et placée sous la responsabilité scientifique de Jean Céard, cette journée réunit Marie-Elisabeth Boutroue, Isabel Malaquias, Krzysztof Pomian et Mariafranca Spallanzani.

J.-L. T.

PIERRE FRONTY

Odontologue de terrain

En novembre dernier, à Poitiers, Pierre Fronty, chirurgien dentiste, quitte précipitamment son cabinet pour se rendre sur les lieux du carambolage de l'A10, alors que les premiers blessés sont à peine évacués. Dentiste de fauteuil, Pierre Fronty est aussi docteur en odontologie médico-légale, expert auprès des tribunaux. Cette fois, il a travaillé à chaud, sur le lieu même du drame afin d'établir l'identité des victimes. Des dizaines de voitures accidentées, des poids lourds fumants, à l'état d'épaves, des risques d'incendies, une vision d'horreur au milieu de la fumée, des automobilistes et des pompiers traumatisés. Dans les décombres encore brûlants, des corps à qui il faut rendre un nom.

Sur place, le docteur Fronty retrouve des spécialistes qu'il connaît bien. Le docteur Michel Sapanet, médecin légiste du CHU de Poitiers et le docteur Charles Georget, dentiste et odontologue avec qui il a écrit un livre de référence sur l'odontologie médico-légale, c'est-à-dire la discipline appliquée aux dents pour l'expertise ou l'identification. Féru de paléontologie, Pierre Fronty a aussi participé à des chantiers de fouilles dans le désert tchadien en compagnie de Michel Brunet.

Présents dès le début de la catastrophe, réquisitionnés dans le cadre de l'enquête de flagrance par le procureur de la République de Poitiers, Pierre Fronty et ses collègues ont conscience qu'ils participent à une première. D'habitude, ce sont les gendarmes et les pompiers qui s'occupent de la sombre besogne. Ce jour-là en quelques minutes, huit personnes ont trouvé la mort. Les voitures sont carbonisées, leurs occupants aussi. Les plaques minéralogiques, les papiers, presque tout est détruit. «C'est la première fois en France qu'on travaille aussi bien, c'est-à-dire du début à la fin. Nous étions présents sur le site de l'autoroute pour le relevage des corps. L'important était de préserver les pièces anatomiques et les objets personnels. La carbonisation est telle que tout éclate. On peut retrouver un bridge sous un siège de voiture. Les gens ne savent pas reconnaître un bout de dent dans un amas carbonisé.»

Une fois les corps transportés à la morgue dans des housses qui ne portent que des numéros, le travail d'identification commence pour les équipes qui suivent une seule victime. Les autopsies sont pratiquées minutieusement, car le médecin doit pouvoir dire aux familles comment les victimes sont mortes. Le dentiste est le principal garant de l'identification. Une équipe d'enquêteurs (ante mortem), parallèlement à celle qui effectue des autopsies, réalise une enquête auprès des proches des personnes qui auraient pu être prises dans le carambolage et portées disparues. Les dossiers des dentistes et médecins traitants sont d'une importance capitale.

Après 35 heures de travail, les spécialistes n'en ont pas fini. Le procureur leur demande de l'assister au moment où il recevra les familles des victimes. Un moment éprouvant pour l'odontologue confronté non plus à la mort physique, mais à la mort affective, au deuil des proches.

Pierre Fronty espère bien que son expérience portera ses fruits. Au sein du conseil de l'Ordre des chirurgiens-dentistes, il a lancé l'idée d'une Unité d'identification odontologique. «Le principe est celui d'une liste d'odontologues de terrain qui répondraient à la question suivante : est-ce que les confrères spécialisés sont prêts, en cas de catastrophe, à tout lâcher et à partir avec leur petite mallette pour une demi-journée… ou quinze jours, pourquoi pas ?»

Valérie Bridard

L'identification comparative. Les cahiers d'odontologie médico-légale, t 1, éd. Atlantique, 190 p., 54,88 e

Marie Augustin

LE COMMERCE DES EAUX-DE-VIE SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Louis M. Cullen, professeur d'histoire moderne à Trinity College (Université de Dublin), s'est plongé dans les archives inexplorées des premiers négociants en eau-de-vie : Augier, Delamain, Broussard, Saule, Turner pour la maison Hennessy ou Lallemand pour la maison Martell… Il en ressort un grand livre sur les débuts du cognac. Cette étude fourmille de visions nouvelles sur cette période fondatrice de l'histoire charentaise : le ratage séculaire de La Rochelle et le bref succès d'Angoulême, le rôle essentiel des petits centres spécialisés comme Saint-Jean-d'Angély, Aigre, Pons ou Mortagne, et surtout l'incontestable montée du dominat de Cognac et de Jarnac, basée sur la maîtrise des filières d'exportation et la recherche constante pour l'amélioration du produit. Paru en anglais en 1998, ce livre de référence est traduit par Catherine Simon-Goulletquer et Alain Braastad, et publié par Le Croît vif (342 p., 25 e).

ELU ET STEVE COHEN

Libre contrainte

En résidence depuis juin 2002 à La Rochelle, Elu et Steve Cohen créent, avec le Ballet Atlantique-Régine Chopinot, un spectacle chorégraphique sans précédent intitulé *I wouldn't be seen dead in that.* Originaires d'Afrique du Sud, Elu et Steve Cohen récusent toute appartenance restrictive et exclusive au monde de la danse contemporaine. Leurs créations relèvent de la performance, des arts plastiques, de la danse et du happening. Leur collaboration avec Régine Chopinot et les danseurs du Ballet Atlantique impliquait un dépassement mutuel. A la fluidité du ballet, Elu et Steven préfèrent la liberté coercitive de corps handicapés par des costumes astreignants ou des postures incongrues. «Corseter les corps, les comprimer, rassembler des fragments d'animaux empaillés, des accessoires contraignants, des costumes-objets», cela ouvre contradictoirement un champ novateur.

Le concept scénographique présente «des corps prothèses pour des êtres composites». Toute la difficulté tient ici à «porter le poids de la mort, supporter le vivant». C'est dans cette dialectique consistant à «restreindre et redéfinir le mouvement, gêner et entraver la danse» qu'ils postulent de nouvelles potentialités chorégraphiques. Leur univers référentiel déroge volontiers aux bienséances de la danse contemporaine.

Le fétichisme, les cérémonies chamaniques, la danse Butoh, la pornographie et l'animalité arrachent la danse hors ses frontières pour la confronter à la dangerosité mortifère et délirante de la vie. A leurs yeux, il importe avant tout de «questionner le vocabulaire chorégraphique classique, le tordre». Aux antipodes de tout «normativisme» sclérosant, leur démarche tend à «explorer les ambivalences de l'affreux et du sublime, du sacré et du profane, de la douceur et de la cruauté. Affronter les paradoxes. Surmonter la contrainte du poids des corps morts. Etre en quête d'un langage brutal, gauche et élégant. Porter la danse dans ses excès.»

Boris Lutanie

Marc Deneyer

Du 6 au 8 février, à la chapelle Fromentin (La Rochelle), création de *I would'nt be seen dead in that* d'Elu et Steven Cohen, et de *Wall dancin' Wall fuckin'* d'Alain Buffard. Ballet atlantique-Régine Chopinot : 05 46 41 17 75

La ligne de démarcation

Elle s'est faite très discrète de nos jours. Presque oubliée, maintenant. En 2002… A peine quelques monuments et plaques commémoratives, dont ceux de Descartes, Fleuré, Jardres, Brion et de rares autres, viennent-ils nous rappeler qu'elle a partagé la France et le département de la Vienne en deux zones – d'ailleurs très inégales ! Comme le relève l'auteur dans sa conclusion, «la majorité des Français, y compris ceux qui ont connu cette période et vécu sur cette frontière, imagine mal, quand on traverse ces lieux redevenus anonymes, que de 1940 à 1943, pendant plus de 900 jours, une frontière coupait la France en deux».

Jacques Farisy, qui avait 16 ans en 1940, longtemps médecin et maire à Usson-du-Poitou, se défend d'avoir fait œuvre de spécialiste, ou une étude exhaustive de cette «frontière» dans son ouvrage. «Je ne suis qu'un témoin visuel de cette tranche d'histoire.» Il a suivi la ligne de village en village, recueillant les témoignages sur le tracé et sur ceux qui ont osé la franchir, les passeurs. Un travail patient de sauvegarde de la mémoire vivante car «quand la génération de ceux qui avaient 15 ans ou plus en 1940 aura disparu, disparaîtront avec elle les souvenirs de cette ligne de démarcation, de son tracé, des passeurs, des franchissements clandestins».

Sauvegarde de la mémoire et hommage rendu à ceux «qui ont su la forcer», ces héros anonymes, le travail de l'auteur rappelle aussi les nombreuses conséquences de sa mise en place, y compris sur le plan psychologique. Il établit en effet un parallèle entre le traumatisme allemand né de l'occupation de la Rhénanie jusqu'en 1932 – avec le Rhin comme ligne de démarcation – et celui subi par les Français. Une revanche des nazis ? Avec le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord du début novembre 1942, la distinction entre zone «libre» sous la seule autorité vichyssoise et zone occupée disparaît : la Werhmacht franchit la ligne et Hitler peut alors rassurer le maréchal Pétain : lui et son gouvernement pourront circuler «désormais librement sans aucune entrave dans toute la France».

La ligne a vécu. Et son souvenir ?

Pierre d'Ovidio

Geste éditions, 190 p., 19 e (Pierre d'Ovidio a publié en 2002 *Pertes et profits*, roman, chez Phébus.)

CRÉATIONS D'ARS NOVA

Jusqu'en mai 2003, quatre créations sont au programme de l'ensemble instrumental installé à Poitiers : *Léonce et Léna* de Georg Büchner, avec le Théâtre des Agités sur une musique de François Rossé (à Poitiers du 3 au 7 février, Cognac le 11, Thouars le 13, Saintes le 13 mars).
Pièces pour clarinettiste de Sylvain Kassap et Richard Dubelski, pendant le festival Court toujours (à Poitiers les 14 et 15 février).
***Sarnavo* de Sylvain Kassap – suivi de *Laborintus II* de Luciano Berio (à Poitiers le 4 mars).**
***Dimotika* d'Alexandros Markéas – suivi de *Folk Songs* de Berio (à Poitiers le 20 mai, Niort le 21, Angoulême le 27, Saintes le 5 juin).**
arsnova-ensemble.com

LES GÉOGRAPHES

Corps du discours et discours du corps

Tunde Shoderu

Fondée en 1992, la compagnie *Les Géographes* (Gérard Gourdot et Julie Dossavi) constitue un bien singulier duo de danseurs-chorégraphes. Conçu comme un «défilé de danse», leur premier spectacle *La Version* (1995) joue sur de multiples registres : rap, danse africaine et contemporaine. Suivi en 1996 de *Go*. Ce solo, marqué par la présence de la vidéo, dissout aussi les cloisonnements génériques en télescopant reggae, ragga, house, techno et dub. Explorateurs du son et du corps, leurs spectacles s'inscrivent dans un «processus ouvert» dans lequel les mouvements et les formes ne sont pas assujettis à une technique ou à une étiquette stylistique préétablie. Spirale kaléidoscopique, *Go* s'exportera aisément : Angleterre, Allemagne, Cameroun, Angola, Portugal.

Parallèlement, les Géographes font des «performances déambulatoires» dans des lieux décontextualisés du monde de la danse, participent également à des défilés de mode, clips, expositions d'art contemporain, visuels d'Arte… Plus récemment, ils ont créé le trio I-Systa, centré sur l'énergie féminine, restituant un «état de conscience qui émerge sans idéologie ni discours». Avec les Géographes, le discours du corps se substitue toujours au corps du discours.

Gérard Gourdot et Julie Dossavi dirigent aussi des stages en France et à l'étranger. Le travail en résidence d'artiste s'écarte résolument de toute didactique unilatérale pour développer une véritable «créativité de réseau» sans diluer l'individu dans une «pseudo-identité collective.»

A Poitiers depuis cinq ans, ils cherchent à créer «un moment de résidence qui aboutirait à un événement réunissant des artistes locaux, régionaux et nationaux, issus des trois grands courants hip hop, reggae et musiques électroniques, autour de la danse». Pour l'heure, les Géographes mettent la touche finale au spectacle solo *Five* : «Jeu de la profusion, magie de la transformation, *Five* est une fête du mouvement. Nous cherchons une fluidité de sens et des sens entre la danse, la musique, l'image et la lumière.»

Boris Lutanie

Contact : 06 16 90 20 61

EN LIBRAIRIE

***Le Ciel passant*, de Jean-François Mathé, poèmes édités par Rougerie (102 p., 14 e).**

***Histoires de jour, contes de nuit*, de Jabbar Yassin Hussin, à l'Atelier du Gué (116 p., 15 e).**

***Le Livre des Mois*, de Bernard Ruhaud, avec des peintures de Gérard Monnier, aux éditions Rumeurs des âges.**

***Un rêve en Lotharingie*, de Jean-Claude Pirotte, National Geographic (8,90 e).**

***L'Atelier contemporain*, n° 5 (540 p., 19 e), revue littéraire dirigée par François-Marie Deyrolle qui réunit plus de trente auteurs, de Pierre Autin-Grenier à Claude Louis-Combet ou Jean-Luc Parant (21, rue de Blossac, 86000 Poitiers).**

***Le Paresseux*, n° 24 (8 p., 3 e), avec des textes de Catherine Ternaux, Eric Bachelier, Jean-Paul Chabrier, Dominique Hérody… (33, rue Louis-Desbrandes, 16000 Angoulême).**

PATRIMOINES ET MÉDIAS

Cet éditeur installé à Prahecq, dans les Deux-Sèvres, publie deux gros livres de balades aériennes sur *la Vienne* et *la Charente*. Les 320 pages de chaque volume (45 e) comptent environ 250 photos de Michel Bernard. Des images en grand format qui révèlent notamment la structure des villes et des villages. Les textes sont de Michel Granger sur la Vienne et de Marylise Ortiz sur la Charente.

Un autre ouvrage réunit 55 plasticiens : *WebArt, du réel au virtuel* (260 p., 45 e). En fait, ces artistes ne travaillent pas sur le Net mais sont fédérés au sein de l'association WebArt qui gère un site internet.

Jah Rastafari

Abécédaire du mouvement Rasta

«Toutes les tentatives de saisie définitionnelle du mouvement Rastafari achoppent systématiquement sur la même aporie. Ras Boanerges tranche dans le vif : "Vous ne pouvez pas étudier Rastafari. Vous pouvez seulement vivre Rastafari." Rastafari se soustrait volontiers à votre irrépressible besoin de classification conceptuelle. Le présent ouvrage n'échappe pas au constat qu'il énonce.»

En ces quelques lignes, Boris Lutanie montre l'ampleur de la tâche, dont il s'acquitte savamment dans son nouveau livre : *Jah Rastafari. Abécédaire du mouvement Rasta* (Le Chat noir éditeur, 86 p., 12 e).

Après la publication de son *Introduction au mouvement Rastafari* en 1999 (rééd. L'Esprit frappeur, 2000), ce jeune poitevin est considéré comme un spécialiste français de ce mouvement et des musiques qui en sont issues. Les entretiens réalisés avec les protagonistes du mouvement (notamment pour la presse nationale) et une abondante bibliographie ont nourri cet abécédaire qui fourmille de portraits, de faits éclairants et de citations. Il a choisi Africa pour la première lettre, puis Babylone, jusqu'à Zion, en passant par le G de Marcus Garvey, le M de Bob Marley ou le N de Nyabinghi, «la branche la plus ancienne et la plus traditionnelle du mouvement».

J.-L. T.

Tél. 06 63 05 12 99

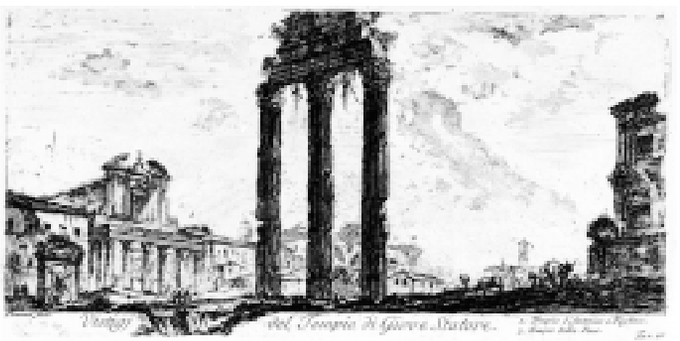
chat_noir@caramail.com

Les vues croisées de Rome, de Piranèse et Ascolini

«Piranèse/Ascolini. Rome, ombre et lumière». Exposition jusqu'au 16 février au musée de Cognac. L'exposition sera ensuite visible au musée des Beaux-Arts de la ville de Nîmes.

A deux cents ans de distance, les chemins des deux artistes se sont croisés au cœur de la ville éternelle. Un dialogue entre leurs regards, entre «ombre et lumière», a désormais lieu au musée de Cognac. Le premier, Piranèse, a célébré Rome par ses gravures au XVIII[e] siècle. Il s'agissait alors de prendre le parti des Anciens contre les Modernes, convaincus de la supériorité des Grecs. L'autre l'a parcourue de son regard deux siècles plus tard. C'est Vasco Ascolini, photographe, érudit, amateur de cinéma et de poésie. La confrontation des deux visions permet de déceler en elles des affinités, dans le travail du noir et des contrastes, dans la façon d'isoler les événements architecturaux pour mieux les magnifier. Les gravures de Piranèse présentées à Cognac appartiennent pour certaines à la célèbre collection des Vues de Rome. Elles proviennent du très riche fonds Piranèse du musée de Villeneuve-sur-Lot. C'est un coup de fil d'Ascolini à la conservatrice du musée qui a décidé de la mise en regard de deux œuvres : «Je découvre votre collection, et je me rends compte que mes photographies sont piranésiennes. Accepterez-vous de me rencontrer ?» Pour Yvonne Papin-Drastik, responsable de l'accueil de l'exposition à Cognac, les photographies d'Ascolini prolongent en effet le travail du graveur, «par leur frontalité, leur traitement très moderne. Elles font écho à l'autre œuvre de Piranèse : la série des Prisons, sombres et ténébreuses, qui ont marqué le mouvement romantique.» Ascolini comme Piranèse isole les détails, fait le choix de la fragmentation. Fasciné par la noirceur des Prisons, il pousse à l'extrême les noirs et les blancs au moment du tirage. Il est convaincu que «la vérité de la photographie n'est pas la réalité. Le photographe montre ce qui n'est pas, c'est-à-dire l'esprit de ce qu'il photographie.»

Alexandre Bruand



Vasco Ascolini

THIERRY MOUILLÉ

Après son exposition à l'Ecole municipale d'arts plastiques de Châtellerault (jusqu'au 31 janvier), cet artiste, né et vivant à Poitiers, aura les honneurs du Capc de Bordeaux (4 avril-8 juin). Il présentera au second étage du musée une trentaine d'œuvres récentes, installations et vidéo-installations.

CLAUDE MARGAT

A Angoulême, le musée du papier expose les peintures de l'écrivain (*L'Actualité* n° 53). Des paysages des marais rochefortais et de la Chine à voir du 1er mars au 6 juin 2003. Tél. 05 45 92 73 43

JACQUES VILLEGLÉ

Avec son alphabet socio-politique, Jacques Villeglé a réalisé l'enseigne de l'Ecole municipale d'arts plastiques de Châtellerault ainsi qu'une gravure qui reprend les motifs de la plaque d'insculpation des couteliers châtelleraudais. A Poitiers, le musée Sainte-Croix présente l'*Alphabet socio-politique* de cet artiste en réunissant plus de 200 œuvres, du 31 janvier au 27 avril 2003.

Ci-contre: Ardoise de Jacques Villeglé réalisée pour notre édition spéciale «écrivains» (été 2001, n° 53). La citation est tirée du *Pantagruel* de Rabelais. *L'Actualité* a publié un texte de Jacques Villeglé, «Retour à Cognac», dans l'édition d'avril 2002 (n° 56), où il évoque ses souvenirs d'enfance entre 1929 et 1934.

A l'issue des Rencontres CNRS «Sciences et Citoyens», qui ont réuni des jeunes et des chercheurs au Futuroscope, Edgar Morin a donné une conférence, le 6 octobre 2002, dont nous publions de larges extraits

Edgar Morin
Le consensus et le conflit

Dans toutes les sociétés humaines, dès la préhistoire, il y eut des connaissances objectives sur les plantes, les animaux, les matériaux. Dans ces sociétés archaïques, de la science existait à l'état dispersé et aussi un lien entre ces connaissances et les croyances religieuses ou magiques. Par exemple, les bisons lardés de flèches dans la grotte de Lascaux permettent de supposer qu'il existait des pratiques d'envoûtement destinées à favoriser la réussite de la chasse. Néanmoins, les chasseurs ne pouvaient se contenter de cela. Ils étaient obligés d'avoir une stratégie efficace en chassant.

Dans les grands empires de l'Antiquité, une science du ciel s'est développée. L'astronomie est certainement liée à l'astrologie en Egypte, chez les Sumériens et les Babyloniens. Dans l'Antiquité grecque, ce fut l'essor de la géométrie, dans le monde indien et dans la grande civilisation arabe, celui de l'algèbre et de très nombreuses connaissances. […]

Mais pour qu'il y ait science moderne, il a fallu que se produise à partir du XVII^e siècle quelque chose qui réponde à des visions et des principes systématiques. Galilée l'a très bien exprimé : «Le livre de la Nature est écrit en langage mathématique.» Il invite à essayer de comprendre, de mesurer les phénomènes à partir des mathématiques. Pour Bacon, le problème fondamental c'est l'expérience : la connaissance scientifique doit se fonder sur des données vérifiées. Pascal pratique l'expérimentation, en allant par exemple mesurer la pression de l'air sur le Puy de Dôme. Descartes formule le principe de séparation entre la science et la philosophie : la philosophie doit s'occuper de l'esprit, et la science, de la matière, du monde des choses étendues. Ainsi se crée un domaine propre à la science, qui va se séparer de la philosophie, de la religion et du sens commun. En effet, «il n'est de science que du caché» – principe parfaitement exprimé par Bachelard il y a environ quatre-vingts ans. Beaucoup de vérités objectives sont évidentes, banales. La science commence quand le caché apparaît. Par exemple : la Terre tourne autour du Soleil, et pas l'inverse.

LA SCIENCE EST AMORALE

La science acquiert son autonomie par rapport à la philosophie, à la religion, au politique, aux idéologies, du fait qu'elle ne porte pas de jugements de valeur. La science est en principe et fondamentalement amorale, en dehors de la morale. Cela pose des problèmes aujourd'hui mais, pendant des siècles, la science a pu vivre parce qu'elle s'interdisait toute intrusion dans la morale.

Au XVII^e siècle, la science commence comme un phénomène tout à fait déviant. Les premiers scientifiques, qui sont aussi philosophes, sont des individus qui communiquent entre eux. Ils correspondent par lettres. Ils créent des réseaux. Puis des sociétés scientifiques se créent un peu partout en Europe au XVIII^e siècle. Au siècle suivant, la science entre dans l'université. Au XX^e siècle, elle est favorisée par les Etats, et elle entre dans les laboratoires des grandes entreprises. Il est remarquable de constater comment un petit phénomène marginal et déviant il y a trois siècles est devenu un des moteurs les plus puissants dans le monde d'aujourd'hui. Cela s'est fait par la liaison entre la science et la technique. Dès le début, ce lien existait dans la science expérimentale. […] Il s'est renforcé avec le développement de l'industrie jusqu'à aboutir à ce que les sociologues ont appelé, au milieu du XX^e siècle, la technoscience, le lien indissoluble entre science et technique. Pour les scientifiques, la technique est au ser-

Edgar Morin a publié récemment :
Dialogue sur la connaissance. Entretiens avec des lycéens, éd. de l'aube, 2002
Pour une politique de civilisation, Arléa poche, 2002
La Méthode t 5, L'humanité de l'humanité. L'identité humaine, Seuil, 2001
Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur, Seuil, 2000

vice de la connaissance, mais pour les techniciens et pour les industriels, c'est la connaissance qui est au service de la technique, laquelle est au service de l'économie, laquelle est au service du profit – ou bien au service des intérêts de l'Etat.

SCIENCE, ÉTHIQUE, POLITIQUE

Aujourd'hui le vaisseau spatial Terre est propulsé par quatre moteurs : la science, la technique, l'industrie, l'économie (et le profit). Or ces moteurs ne sont pas régulés et le vaisseau n'est pas contrôlé. C'est alors que surgit le problème qui avait été écarté pendant des siècles : pas de questions d'éthique, pas de questions de morale. Les pouvoirs gigantesques de l'arme nucléaire, les risques d'une guerre chimique ou bactériologique, les effets dégradants de la technoscience sur notre biosphère, tout cela appelle à une régulation éthique.

Comment faire la connexion entre l'éthique et le scientifique ? Pour cela, il faut qu'intervienne le politique – pas seulement les gouvernants, les citoyens aussi. C'est un problème très grave parce qu'il y a deux trous : entre science et éthique, entre éthique et politique. D'où un certain nombre de problèmes terrifiants. […]

La science est propulsée par deux moteurs : le consensus et le conflit. Les scientifiques s'accordent sur des valeurs cognitives. Il est sain de connaître pour connaître quelles qu'en soient les conséquences. En même temps, la science se nourrit de conflits entre les théories. […] De même que dans une bonne démocratie se produisent des conflits qui aident à trouver des solutions meilleures, en science c'est le conflit qui fait progresser les connaissances.

Mais avant d'exposer ce que cela signifie sur le plan des théories, je dirai que la science marche sur quatre pattes. L'une est empirique (les données, les faits), l'autre est rationnelle (un édifice logico-déductif) ; les autres sont la vérification et l'imagination. On oublie souvent que les grandes théories scientifiques sont le produit d'une imagination créatrice extrêmement forte qui renverse les idées courantes – comme le furent par exemple la théorie de Copernic ou la relativité d'Einstein.

Certains scientifiques sont plus empiriques, d'autres plus rationnels ou plus imaginatifs… mais c'est ce mouvement incessant qui fait que la science se propulse en avant. Bien entendu, des sciences sont plus rigoureuses quand elles se situent dans un laboratoire – vous pouvez vérifier et contrôler vos observations. Il est plus difficile d'être rigoureux en sociologie, d'autant qu'il n'y a pas de laboratoire pour expérimenter. D'où l'idée que les physiciens seraient plus rigoureux que les autres. En fait, cela résulte des contraintes de leurs laboratoires. Mais quand ils émettent des jugements hors de ce contexte, en politique par exemple, s'ils imaginent que l'univers ressemble au laboratoire, ils se trompent lourdement. C'est ainsi que de nombreux prix Nobel ont commis, dans le passé, de très lourdes erreurs politiques. Donc la science ne donne pas une rationalité infaillible dans tous les domaines. Elle peut simplement montrer que, dans un domaine donné, le scientifique est rationnel. […]

LES THÉORIES SCIENTIFIQUES SONT BIODÉGRADABLES

Comme l'affirme Whitehead, la religion est une certitude – pour ceux qui ont la foi –, pas la science. En effet, de nouveaux événements ou de nouvelles observations peuvent permettre de réfuter une théorie scientifique au profit d'une autre. Ainsi, la plupart des théories du XIXe siècle, sauf celle de l'énergie, ont été abandonnées ou provincialisées, même si des données demeurent valables. Autrement dit, les théories scientifiques sont biodégradables. Alors que dans le domaine de l'idéologie, les doctrines refusent de se laisser mourir quand des arguments ou de nouvelles données les contredisent, la théorie scientifique accepte d'être réfutée. Cela dit, ces théories sont fondées sur des axiomes, sur des présupposés non démontrables. C'est le cas par exemple du déterminisme universel : des démonstrations du déterminisme existent mais il est impossible de démontrer que ce principe est absolument universel. Et qu'est-ce que le principe du hasard ? Beaucoup d'événements se produisent par hasard mais comment démontrer que le hasard existe ? Les phénomènes qui semblent aléatoires ne seraient-ils pas dus à l'ignorance d'une dimension cachée à laquelle notre esprit n'accède pas ? «Dieu ne

Bruno Veysset

joue pas aux dés», disait Einstein. Donc il n'y a pas de hasard dans la nature. A l'opposé, Niels Bohr, autre titan de la science, pensait qu'il y a des phénomènes d'indéterminations ou d'aléas dans le monde physique, et surtout microphysique.

Thomas Kuhn affirme que la science ne progresse pas de façon continue, par accumulation des connaissances les unes sur les autres, mais qu'il se produit des moments de révolution scientifique. Par exemple, la révolution copernicienne a changé la représentation du monde. L'homme n'est plus au centre – où Dieu l'a placé – comme dans la conception traditionnelle. Depuis, nous savons que le Soleil n'est plus le centre du monde comme le pensait Copernic, mais que c'est une petite étoile dans la voie lactée, laquelle est une galaxie suburbaine dans un gigantesque univers en expansion. Tout ceci conduit à des révolutions dans l'esprit.

TENDANCE AU DÉSORDRE

Du XVII^e^ au XIX^e^ siècle, la science a été guidée, surtout, par deux idées maîtresses qui ont été très fécondes. La première, celle du déterminisme universel, a été formulée par Laplace comme une certitude et non comme un postulat. L'image de ce déterminisme donnée par Laplace était celle d'un démon possédant une intelligence super-évoluée et des sens extrêmement subtils qui serait capable de prédire tous les événements du futur.

La deuxième idée, c'est le principe de réduction. Si l'univers est un édifice constitué de briques, essayons de le connaître en découvrant quelle est la brique première, le matériau de base. Cette obsession a conduit, dans le domaine des sciences de la vie, à la découverte du noyau vivant qu'est la cellule. Puis, on a découvert la molécule insécable, que celle-ci pouvait se décomposer en atomes, que l'atome pouvait aussi se décomposer en particules. Et enfin on découvre que la particule, si on ne peut la décomposer en éléments appelés quarks, du moins, par des calculs mathématiques, elle peut être reconnue comme composée de ces éléments. Ainsi, on parvient à découvrir des choses fondamentales mais on a perdu cette brique élémentaire sur laquelle l'univers est conçu.

Une première révolution scientifique s'opère au début du XIX^e^ siècle avec l'irruption de la microphysique qui provoque l'effondrement des théories déterministes et réductionnistes. En effet, les particules ont une identité incertaine. Dans certains cas, elles se comportent comme des ondes, dans d'autres comme des corpuscules, et elles obéissent à des lois qui ne sont pas celles de notre univers macrophysique. Donc, le désordre fait irruption dans l'univers. Cette conception nouvelle avait déjà été introduite par le deuxième principe de la thermodynamique. En résumé, ce principe nous dit que l'entropie, processus qui correspond à la dégradation de l'énergie sous forme calorifique, correspond aussi à un désordre dans les mouvements des molécules ou des particules, puisque la chaleur c'est de l'agitation. Une telle agitation est irréversible au sein d'un système, c'est-à-dire qu'il y a une tendance au désordre dans l'univers. Et en même temps, il y a une tendance à la création d'organisation. La conception de l'univers devient ainsi beaucoup plus complexe : c'est un cocktail d'ordre, de désordre et d'organisation.

DES SCIENCES RÉORGANISÉES

La deuxième révolution scientifique n'est pas encore achevée. Il s'agit, à partir des années 1960, du regroupement de sciences séparées et non communicantes dans le domaine de l'écologie. Dès le début du XX^e^ siècle, l'écologie se fonde sur une idée organisatrice : l'écosystème, c'est-à-dire les interactions entre les animaux et les végétaux dans des conditions géologiques et géographiques données qui génèrent une sorte d'organisation s'autorégulant elle-même. Les écologues font appel aux compétences des zoologistes, des botanistes, des microbiologistes, etc. Cette science combine des disciplines diverses et, aujourd'hui, elle est obligée de faire intervenir tous les processus humains qui modifient et dégradent la biosphère.

Les sciences de la Terre ont fait leur unité à partir de la découverte de la tectonique des plaques. Désormais, la Terre est considérée comme un système complexe et beaucoup de disciplines comme la géologie, la météorologie, la sismologie, etc. communiquent entre elles.

La biologie n'a pas encore effectué son remembrement, les sciences humaines non plus. Cette tendance au regroupement est importante car elle permet de contextualiser. La réalité est découpée en petits morceaux par des disciplines qui, alors, ne produisent que des fragments de réalité, hors contexte. D'où la nécessité de relier les connaissances.

C'est le sens de la deuxième révolution scientifique. Relier les connaissances permet de rétablir le dialogue entre nos aspirations, nos interrogations humaines et la connaissance. D'une certaine façon, l'écologie réactive la vieille notion de nature et nous incite à porter des jugements, à prendre des décisions, sur ce que nous devons faire par rapport à notre biosphère. […]

LA DÉMOCRATIE COGNITIVE

La démocratie cognitive, c'est le problème de la relation entre sciences et citoyens. Il est très difficile de communiquer les résultats d'une discipline hyper-fragmentée, hyper-sophistiquée, presque ésotérique, et sans aucun référent concret. Par contre, une science réorganisée, avec un noyau de problèmes fondamentaux, comme l'écologie ou la cosmologie, comme devraient bientôt l'être les sciences humaines et sociales, cela permettrait aux citoyens de mieux comprendre les problèmes.

Fabien Lerat

Fabien Lerat : *Lonely planet*, 2001.

Sur le plan humain et social, prenons l'exemple de l'hégémonie de l'économie. Si l'on pense que tous les problèmes politiques doivent être à la remorque de l'économie, que celle-ci doit poursuivre une croissance ininterrompue, que le marché doit résoudre de lui-même tous les problèmes humains, c'est une façon extrêmement myope de voir la réalité. Bien qu'elle soit parfaite d'un point de vue mathématique, l'économie est une science isolée et aveugle. Les économistes se sont trompés sur tous les phénomènes économiques et boursiers constatés ces derniers mois.
Il est donc tout à fait nécessaire de relier l'histoire, la sociologie, l'économie, la psychologie, la science des mythes et des passions pour que nous puissions affronter le monde dans lequel nous sommes. La démocratie cognitive est possible mais cela exige une réforme de pensée, une réforme du mode de connaître. Si nous rassemblons les connaissances, nous serons mieux capables de poser les problèmes globaux et fondamentaux qui, aujourd'hui, sont les problèmes d'ensemble de notre planète. La connaissance sert à nous éclairer pour comprendre le monde et pour essayer d'intervenir. ■

Lonely planet

Le mouvement est l'une des manifestations fondamentales de la vie. Cette mobilité du corps et de la pensée, l'artiste Fabien Lerat nous inviter à l'éprouver, la mesurer, l'explorer dans ses œuvres comme pour mieux exulter ce qui nous est commun (voir *A16* et *Manteau* dans *L'Actualité* n° 53).
Voici sa description de Lonely planet : «Un rayon de 45 cm placé au centre du crâne, où celui-ci s'introduit. Détermine une distance que l'on ne franchit pas, entre deux individus, lorsque l'on se parle. Quelle que soit notre culture, à cette distance, on peut envisager toute la face et comprendre autant d'expressions que de paroles. La forme circulaire suggère la possibilité d'un mouvement giratoire à 360°. Elle concentre tout ce qui tend à l'unisson et tout ce qui, malgré nos cultures, renvoie à notre singularité. La notion d'individu fait appel à notre conscience. C'est la ligne de crête entre tous les modèles : ce qui est éclairé par de grands consensus et ce qui est éclairé par chacun. Cette complexité crée un lieu et un échange, une sphère de pensée et un périmètre d'action, comme la vie crée nos interlocuteurs ou comme nous pensons par l'autre qui comprend.»

Par **Stéphane Bikialo**

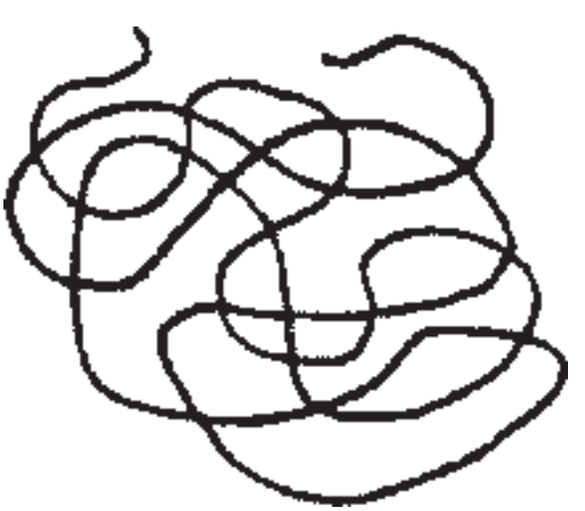
Les tracés sinueux de Claude Simon

Une entrée dans les méandres de l'écriture de Claude Simon, prix Nobel de littérature et photographe, à travers ses tracés sinueux, métaphore d'une poétique de l'épuisement et du ressassement

« *Il y a trois problèmes qui ne cessent de me préoccuper : le premier, c'est de commencer une phrase. Le second, c'est de la continuer. Le troisième, c'est de la finir.*»[1] Claude Simon ne cesse d'insister dans ses entretiens sur le caractère artisanal de sa démarche, de l'ordre de l'essai (au sens de Montaigne) : *«J'ai essayé la peinture, la révolution puis l'écriture»*, écrit le prix Nobel de littérature en 1985, rappelant sa période d'apprenti peintre, à laquelle il faudrait ajouter celle de photographe amateur, de participant ou de présent à la guerre d'Espagne puis à la Seconde Guerre mondiale, et enfin son bricolage littéraire, consistant en un assemblage de fragments «à base de vécu». C'est donc une vie «mouvementée» qu'a vécue Claude Simon, qui souligne toutefois : *«C'est la vie d'un Européen moyen, de mon âge, et elle est encore mouvementée car c'est une aventure d'écrire.»*

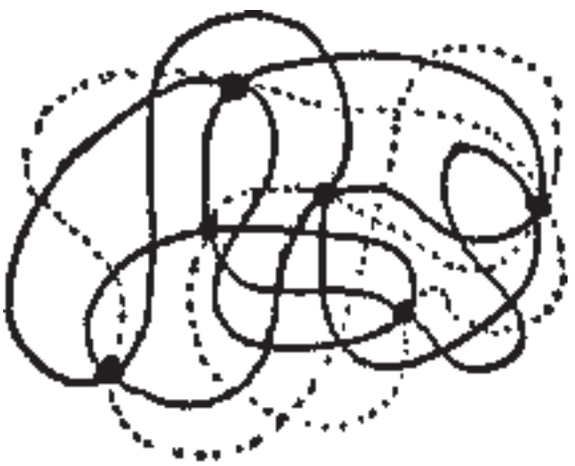
Commencer, continuer, finir. Dans son apparente simplicité, c'est toute la complexité de l'acte créateur qui est ainsi résumée, complexité dont Claude Simon a tenté de rendre compte par des dessins, des «tracés sinueux», métaphores de son travail d'écriture «au présent» et de la structure de ses œuvres. Ainsi dans la préface d'*Orion aveugle* en 1970 :

Et voici que ce sentier ouvert par Orion aveugle me semble maintenant devoir se continuer quelque part. Parce qu'il est bien différent du chemin que suit habituellement le romancier et qui partant d'un «commencement» aboutit à une «fin». Le mien, il tourne et retourne sur lui-même, comme peut le faire un voyageur égaré dans une forêt, revenant sur ses pas, repartant, trompé (ou guidé ?) par la ressemblance de certains lieux pourtant différents et qu'il croit reconnaître, ou, au contraire, les différents aspects du même lieu, son trajet se recoupant fréquemment, repassant par des places déjà traversées, comme ceci :



1. Entretien C. Simon / M. Alphant, «Et à quoi bon inventer ?», *Libération*, 31 août 1989.
2. C. Simon, «La Fiction mot à mot», *Nouveau Roman : Hier, aujourd'hui, T. 2 : Pratiques*, UGE, 1972, p. 95.

et il peut même arriver qu'à la «fin» on se retrouve au même endroit qu'au «commencement».
Aussi ne peut-il y avoir d'autre Terme que l'épuisement du voyageur explorant ce paysage inépuisable.
Claude Simon se pose en voyageur égaré, comme le sont les personnages et comme peuvent l'être les lecteurs, une fois le livre «achevé» ou tout au moins arrêté, «épuisé». Le seul «terme» est donc «l'épuisement», dans cette écriture qui s'oppose au «terme» au sens à la fois d'achèvement et de mot juste, limitant le sens et donc l'interprétation. Passer par le dessin, changer de médium pour le dire, c'est montrer la vanité du «terme», d'autant plus avec un tel dessin qui met en avant l'aspect sinueux, de ligne de fuite, de répétition avec variation…
Ces places par lesquelles passe et repasse le récit représentent à la fois des motifs (le cheval mort dans *La Route des Flandres*, 1960), des lieux (Barcelone dans *Le Palace* (1962) où le narrateur revient quinze ans après les faits racontés), des «mots-carrefours» sur le principe duquel fonctionne *Les Corps conducteurs* (1971). Ces «lieux communs» qui sont à la fois des mots et des espaces sont symbolisés avec précision par ce «tracé sinueux» au sujet de *La Bataille de Pharsale*[2] (1969) où les six points représentent explicitement des «mots-carrefours» autour duquel s'articule la fiction : «Bataille», «Guerrier», «Machine», «César», «Voyage», «O» :



On pourrait aussi évoquer, parmi ces «carrefours», le temps comme ces «dates-carrefour» dans *L'Acacia* (1989) : 27 août 1914 (mort du père) et 27 août 1939 (mobilisation du fils). L'enchevêtrement et les recoupements renvoient ainsi à une conception cyclique du temps comme éternel recommencement (*Les Géorgiques*, 1981), révolution permanente (aux différents sens du terme dont celui donné ironiquement en épigraphe du *Palace* : «Révolution : Mouvement d'un mobile qui, parcourant une courbe fermée, repasse successivement par les mêmes points. Dictionnaire Larousse). Mais l'aspect embrouillé de ces dessins renvoie aussi à ce magma de sensations à la fois passées – donc relevant de la mémoire – et présentes – au moment de l'acte d'écriture –, ces tracés sinueux figurant ainsi les bifurcations du sujet écrivant guidé, égaré par ses sensations, ses souvenirs et les virtualités infinies de la langue. C'est en ce sens que Simon interprète un autre de ses tracés (*Album d'un amateur*, Rommerskirchen, 1988), à partir d'une formule de Jean Starobinski selon lequel son œuvre se présente comme «une précaire et monumentale reconstitution d'un moi vivant à partir de ses ruines» :
Nous sommes tous constitués de ruines : celles des civilisations passées, celles des événements de notre vie dont il ne subsiste dans notre mémoire que des fragments. Quant à la reconstitution de ce «moi vivant», elle ne peut bien évidemment se faire, à partir de ces fragments, qu'en essayant, ainsi que je l'ai dit dans mon Discours de Stockholm, de les combiner conformément à la façon dont ils s'agrègent dans notre esprit, c'est-à-dire, me semble-t-il, par associations ou contrastes, harmoniques ou dissonances. J'ai essayé de figurer le cheminement d'un travail de cette sorte par un tracé sinueux qui serpente, se recoupe, passe plusieurs fois par les mêmes points, comme ceci :

Encore un tel dessin ne rend-il pas compte des impasses, des culs-de-sac dans lesquels le chercheur s'engage, au fond desquels il vient buter, qui le forcent à rebrousser chemin pour retrouver le fil de celui-ci dans le labyrinthe des souvenirs, des émotions […]. La suite, les combinaisons «précaires» de ces images, constitue en elle-même une métaphore de ce périple de métaphores. […] Transport dans l'espace, dans le temps – transport de sens aussi.
Transports dans l'espace, le temps, le sens… peuvent renvoyer aux trois points figurés dans le dessin. Re-

centré sur le travail de l'écriture, ce tracé ne pose même plus la question du début et de la fin, dans la mesure où ce sont les points qui forment des débuts, fins, milieux possibles… On ne sait plus par quel endroit de la courbe commencer et finir la lecture du dessin. L'écriture de Claude Simon n'est plus seulement une écriture de l'épuisement, mais du ressassement, autour de quelques éléments – motifs, lieux, dates, mots – récurrents d'un roman à un autre. Ce ressassement se confirme dans le dernier dessin en date qui ne tourne qu'autour d'un point fixe :

Ce point central peut être lu comme une figuration du sujet de l'écriture, se constituant dans ce ressassement de textes en textes, de plus en plus «à base de vécu» (*L'Acacia* ; *Le Jardin des Plantes*, 1997 ; *Le Tramway*, 2001). D'une poétique de l'épuisement, on passe à une poétique du ressassement, et d'une image de l'écriture en «tracés sinueux» à un portrait de l'écrivain en point. Autour de ce sujet ou sur son chemin, l'écriture est toujours représentée comme un trajet dans le réel, qu'il faut tenter de se réapproprier, malgré la mémoire défaillante, malgré la confusion même de l'expérience vécue, malgré enfin le hiatus entre l'ordre des mots et celui des choses. La fin de *L'Acacia* met en scène cette tentative de réappropriation du réel dans ce qu'il a de plus élémentaire : «*Un jour il acheta cependant un carton à dessin, du papier, deux pinces et, au cours de ses promenades, il s'asseyait quelque part et entreprenait de dessiner, copier avec le plus d'exactitude possible, les feuilles d'un rameau, un roseau, une touffe d'herbe, ne négligeant aucun détail, aucune nervure, aucune dentelure, aucune strie, aucune cassure.*»[3]
Le trop-plein de détails, l'hyper-réalisme souligne le caractère problématique de ce retour au réel plus que son évidence. Il relève de ce «nouveau réalisme» (Robbe-Grillet) qui ressortit moins d'un refus du réel, comme on l'a dit du Nouveau Roman, que du refus d'une certaine réalité, entendue comme un réel déjà filtré par une conscience, une culture, une langue collectives. Cette réalité a permis ou a vu Auschwitz et, comme le précise Claude Simon :
Si le surréalisme est né de la guerre de 1914, ce qui s'est passé avec la dernière guerre est lié à Auschwitz. Il me semble qu'on l'oublie trop souvent quand on parle du «nouveau roman». Ce n'est pas pour rien que Nathalie Sarraute a écrit L'Ere du soupçon *; Barthes,* Le Degré zéro de l'écriture. *Que des artistes comme Tapiès ou Dubuffet sont partis de graffitis, du mur, ou que Louise Nevelson a fait des sculptures à partir de décombres. Toutes les idéologies s'étaient disqualifiées. L'humanisme, c'était fini. Sans doute était-ce ce que je ressentais confusément quand je faisais des dessins très exacts : il n'y a plus de recours, essayons de revenir au primordial, à l'élémentaire, à la matière, aux choses. Exemple : Ponge.*[4]
«Revenir au primordial, à l'élémentaire», c'est donc tenter de renouer avec le réel, au-delà ou en deçà de la réalité, fidèle à la perception, à la mémoire et à l'imagination fragmentaires du sujet de l'écriture, fidèle à la langue comme matière brute. C'est une approche complémentaire de ce «nouveau réalisme» qu'on peut voir à l'œuvre dans les photographies de Claude Simon avec d'une part le sentiment que les photographies deviennent le référent qu'elles reconstruisent, par le travail de cadrage[5] et l'imaginaire, du réel, et d'autre part par l'importance des murs, des ruines, des graffiti, qui évoquent Brassaï selon lequel *«graver sur un mur, c'est retrouver l'antique geste humain et aussi l'antique façon de découvrir le monde».* ■

3. C. Simon, *L'Acacia*, Minuit, 1989, p. 376.
4. Entretien C. Simon / M. Alphant, *Libération*, 31 août 1989.
5. Cf. Ph. Ortel, «L'invention du virtuel. C. Simon et la photographie», *La Licorne* sur «C. Simon et les images», à paraître en 2003.

STÉPHANE BIKIALO

Agrégé de Lettres modernes, Stéphane Bikialo est attaché temporaire d'enseignement et de recherche à la faculté des lettres et des langues de l'Université de Poitiers. Il acheve sa thèse de 3e cycle sur «les enjeux de la dénomination dans l'œuvre de Claude Simon» (sous la direction de Jacqueline Authier-Revuz et de Philippe Caron).
Il travaille sur la littérature contemporaine (articles sur N. Sarraute, R. Antelme, L. Mauvignier, L. Salvayre, H. Lenoir, N. Quintane) du point de vue de l'analyse du style, de la poétique… c'est-à-dire en articulant langue, énonciation et style, réflexion théorique et pratique.
Il invite des écrivains à la médiathèque de Poitiers, ce qui a donné lieu à la parution d'une nouvelle collection de *La Licorne* (revue de la faculté des lettres et langues) : *Dialogues contemporains.* La première édition, dirigée avec Jacques Dürrenmatt est consacrée à Pierre Bergounioux, Régine Detambel et Laurent Mauvignier (textes inédits, entretiens et analyses critiques). Stéphane Bikialo a coordonné le numéro de *La Licorne* sur *L'Enigme* (janvier 2003) et co-organise le colloque sur «La Réticence» (île de Ré, 20-22 mars 2003) organisé par le Forell, laboratoire de l'Université de Poitiers dont il est membre (et aussi de l'Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS).
Les actes de la journée d'étude sur «les images chez Claude Simon : des mots pour le voir», organisée avec Catherine Rannoux en novembre dernier, paraîtront dans *La Licorne* fin 2003.

Marie Augustin

Claude Simon - Galerie Maeght

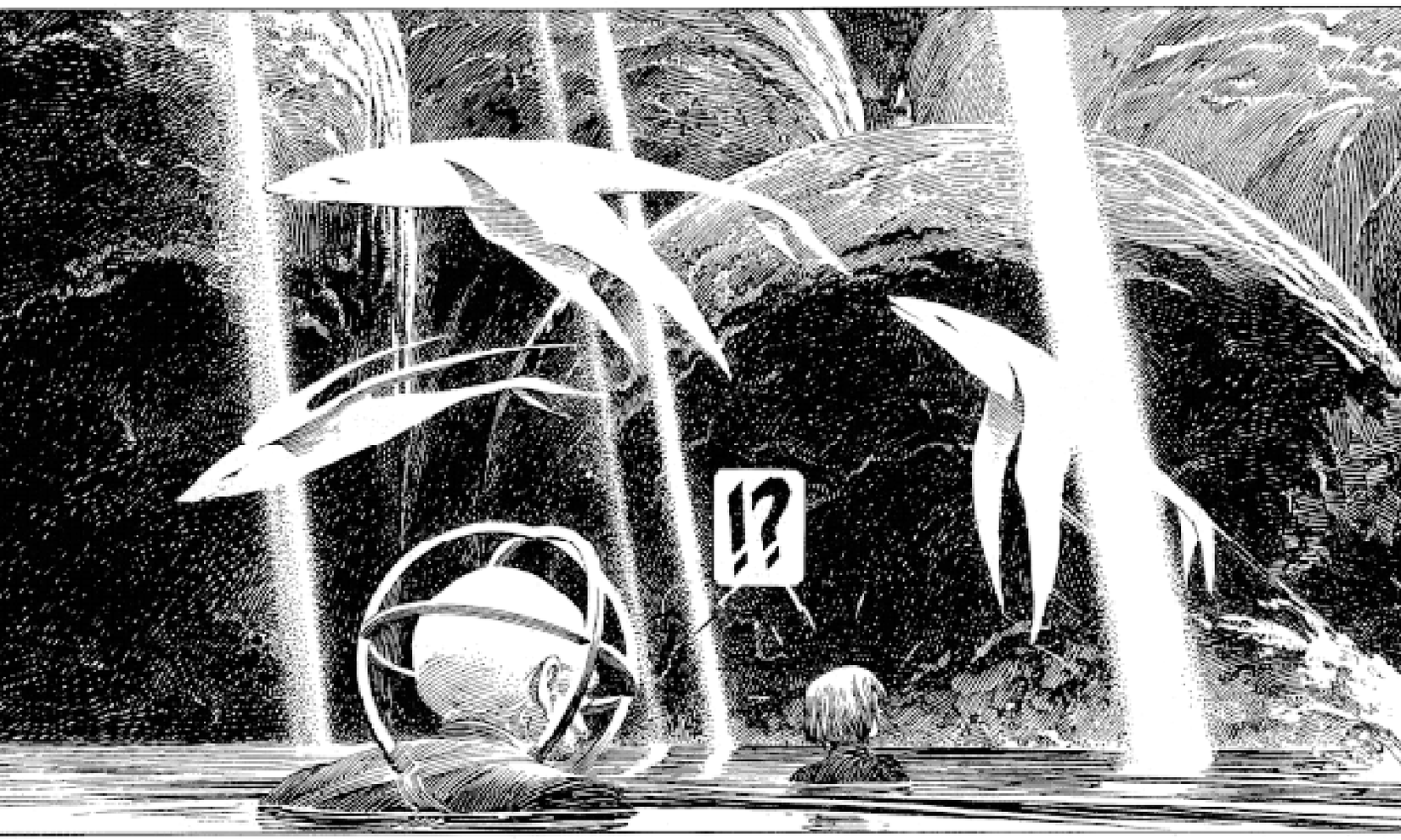
Jambes

Claude Simon photographe

Plus tard

Les soixante-douze photographies de Claude Simon exposées à la chapelle du CRDP, en décembre dernier à Poitiers, seront visibles cette année à Rochefort et à Saintes. Cette exposition a été réalisée dans le cadre de L'œil écrit, manifestation organisée par l'Université de Poitiers (Dominique Moncond'huy), l'Office du livre en Poitou-Charentes (François-Marie Deyrolle) et la ville de Poitiers.

La médiathèque de Rochefort accueille l'exposition du 14 janvier au 1er mars 2003, celle de Saintes du 11 au 29 mars. Stéphane Bikialo doit y animer deux débats avec des écrivains :
le 17 janvier à 19h (Rochefort) avec Jean-Marie Barnaud et Yves Peyré,
le 13 mars à 20h (Saintes) avec François Bon (sous réserve) et Alain Fleischer.
Renseignements :
Office du livre, 05 49 88 33 60



Schuiten & Peeters
Le théâtre d'images

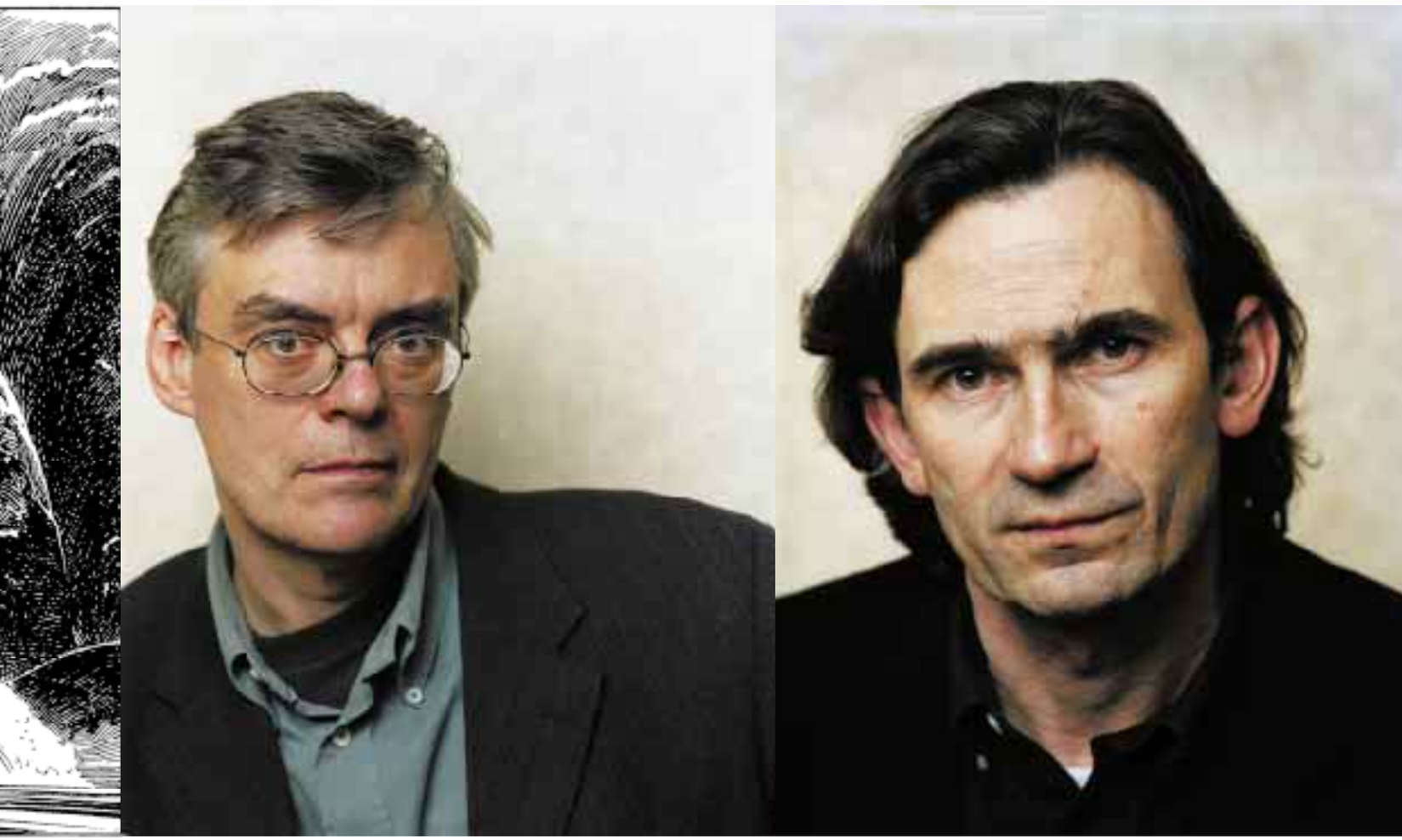
A travers une installation intitulée le Théâtre des images, les auteurs François Schuiten et Benoît Peeters proposent un parcours au croisement de la bande dessinée et des nouvelles technologies

Par **Astrid Deroost**

Dessins **François Schuiten**

Photos **Claude Pauquet**

« A Angoulême, nous avons déjà exploré la possibilité de plonger le spectateur dans la 3e dimension, avec l'exposition le Musée des ombres (1990). Cette réalisation ambitieuse, au CNBDI, a d'ailleurs été déclencheur d'une activité de scénographe. Mais les temps et le lieu ont changé. L'idée de travailler avec les nouvelles technologies s'est imposée. Il y aura peu de planches de bande dessinée...» François Schuiten, grand prix 2002 et président du Festival international de la bande dessinée (FIBD), met en partage récompense, titre et rôle avec Benoît Peeters. Pour marquer de leur sceau la 30e manifestation, le dessinateur et le scénariste des *Cités obscures* font, une



fois encore, imaginaire commun. Et repoussent, comme il leur plaît, les limites du connu. Il n'y aura pas, à partir du 23 janvier prochain, d'exposition rétrospective de leur œuvre mais une installation prospective. «En accord avec les organisateurs du FIBD, nous avons voulu faire acte de création. Faire du Festival un lieu qui cherche», explique François Schuiten. Dans un vrai théâtre (municipal) emmuré, transformé en boîte à images, la bande dessinée matrice d'univers tracera un parcours inédit vers d'autres médias. Des démonstrations Internet, multimédia, audiovisuelles y poursuivront une conversation interdisciplinaire lancée au début du XX^e^ siècle. «L'un de nos maîtres, Windsor Mac Cay, était artiste forain, dessinateur de BD, de presse, créateur de dessin animé, homme de spectacle... Pour nous la bande dessinée est au croisement des arts narratifs et visuels», poursuit Benoît Peeters. Continuer ce dialogue, c'est, naturellement, participer d'une famille d'images. C'est signifier aux lecteurs que la bande dessinée est le contraire d'un art auto-référentiel, passéiste ou réservé aux seuls initiés.

Il y aura de surcroît, dans un autre lieu de la ville, les premières rencontres publiques, en mots et en images, avec des artistes internationaux comme Art Spiegelman, José Muñoz, Carlos Sampayo, Katsuhiro Otomo, Benoît Sokal, Miguelanxo Prado... Lieu d'échanges entre différents styles et cultures : «Ces paroles d'auteurs montreront la diversité de la bande dessinée. Il y a des nouveaux courants qui s'aventurent à regarder le monde. Nous tentons de renforcer cette impulsion qu'ont les auteurs à s'ouvrir, à s'interroger, remarque François Schuiten en soulignant l'initiative de *Géo*. Ce magazine qui a tout axé sur la photo a envoyé dix auteurs à travers le monde. C'est révélateur du fait que la bande dessinée permet de penser différemment le rapport entre l'image et le monde.»
Défricher les paysages de la bande dessinée, en saisir la contemporanéité, les arborescences et y poser un regard critique... Il y a dans ce programme annoncé la structure-même d'un travail initié voilà vingt ans par les deux bâtisseurs de villes imaginaires. Les *Cités obscures* sont une foisonnante création aux accents

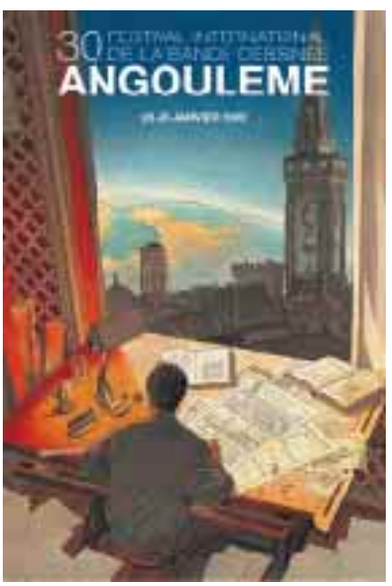
Installation «Le théâtre des images», au théâtre d'Angoulême, avec un coup de projecteur sur le travail du dessinateur Claude Renard et sur la maison d'édition Fremok. Du 23 au 26 janvier. Conception : François Schuiten (photo de gauche) et Benoît Peeters (à droite). Scénographie : Bleu Méthylène.

kafkaïens. Une exploration d'un temps actuel, vecteur, comme les précédents, de techno-utopies.
«Nous utilisons un vocabulaire vernien. Pour être porteuses d'émotion, les images ont besoin d'un filtrage, soulignent le dessinateur et le scénariste. Le nôtre est le brouillage temporel. Mais tout ce que l'on fait, et pas seulement les expériences technologiques sur les nouveaux médias, est nourri du monde contemporain, des événements qui nous ont touchés. Et que nous traitons sous l'angle métaphorique qui nous appartient.» En atteste, pour exemple, la (récente) *Frontière invisible*. Album qui aborde le territoire idéologique de la grande Sodrovnie et interroge le concept, cher aux auteurs, de la cartographie. En témoigne aussi, dans les histoires racontées, l'intérêt porté à l'unicité de l'être. Et l'espace, dans et hors les cases, réservé aux rêves des personnages et des lecteurs. Comme l'écrit l'Archiviste à propos des *Cités obscures* : «Seuls les noms des villes, la bizarrerie de certains faits et l'inhabituelle techniques des images finissaient par intriguer... » ■

30e Festival international de la bande dessinée
A Angoulême du 23 au 26 janvier 2003.
Tél. 05 45 97 86 50,
www.bdangouleme.com
ou www.labd.com

BÂTISSEUR D'UNIVERS

François Schuiten est né à Bruxelles en 1956 dans une famille d'architectes. Il a 16 ans lorsque ses premières planches sont publiées dans l'édition belge de *Pilote*. Elève de l'Institut Saint-Luc, atelier bruxellois de bande dessinée, il côtoie le professeur-dessinateur Claude Renard avec lequel il réalisera plus tard deux albums, *Aux médianes de Cymbiola* (1979) et *Le rail* (1981). En 1977, les travaux de François Schuiten et de son frère Luc apparaissent dans *Métal Hurlant*. Le duo développera le cycle des «Terres Creuses» édité dans A suivre. En 1982, débute la collaboration entre François Schuiten et le complice-scénariste Benoît Peeters. Rencontre féconde entre un trait classique, à la hachure précise, aux subtiles lumières et des récits originaux emprunts de questionnements intenses. *Les murailles de Samaris* inaugurent le cycle des Cités obscures. Univers parallèle peuplé de villes étranges – Urbicande, Mylos, Brüsel... – dont l'homme est la mesure.
François Schuiten, artiste pluridisciplinaire est aussi illustrateur, scénographe (Pavillon du Luxembourg en 1992 à l'exposition universelle de Séville, pavillon des Utopies en 2000 à l'exposition universelle d'Hanovre...), réalisateur de cinéma en images de synthèse (*Les Quarxs*), décorateur (station de métro Arts et métiers à Paris), affichiste, sculpteur, essayiste, créateur d'espaces comme en témoigne le «Théâtre des images», conçu pour le trentième festival d'Angoulême.



LES ŒUVRES DE BENOÎT PEETERS

Le scénariste des Cités obscures est aussi l'auteur d'ouvrages consacrés à Hergé et d'écrits plus théoriques sur la bande dessinée. Après *Le monde d'Hergé* (Casterman, 1983, édition revue en 1990), Benoît Peeters vient de publier une biographie intitulée *Hergé, fils de Tintin* (Flammarion, 2002). En ce début d'année, l'auteur livre, toujours chez Flammarion, *Lire la bande dessinée. Case, planche, récit*. Un ensemble de réflexions, confie Peeters, nées de la pratique et de la théorie et qui tente d'établir une passerelle entre deux domaines trop souvent séparés. Benoît Peeters n'était pas encore scénariste quand il a publié son premier livre aux éditions de Minuit en 1976, *Omnibus*, sous-titré *une biographie imaginaire de Claude Simon*, un hommage plein de malice et de pertinence, réédité en 2001 par Les Impressions nouvelles.

A l'affiche du festival d'Angoulême

Le dessinateur de la série-vedette Thorgal, **Grzegorz Rosinski,** fait, lui, l'objet d'une exposition rétrospective et scénographiée (hôtel de ville). Au CNBDI, la BD fait le tour de six Musées imaginaires. De grandes façades, pastiches des grands musées traditionnels, ouvrent sur l'esthétique, l'histoire, le bestiaire... de la bande dessinée, et la galerie contemporaine accueille l'auteur **Nicolas de Crécy**. Au même endroit, une exposition plonge le visiteur dans l'univers romanesque de l'écrivain tchèque **Bohumil Hrabal**, dont l'ouvrage *Une trop bruyante solitude* fait l'objet d'une adaptation en bande dessinée.
La Maison des auteurs lance, elle aussi, l'invitation au public et propose un regard sur le processus de création. Autre voyage : la bande dessinée coréenne du sud (place Saint-Martial), se montre dans toute son originalité, sa diversité et son étonnant dynamisme puisque plus de 9 000 titres sont produits chaque année localement. Enfin les jeunes lecteurs ont, comme de coutume, leurs territoires réservés avec une exposition consacrée à **Michel Plessix** (bibliothèque Saint-Martial), auteur du *Vent dans les saules* et un Espace jeunesse (place Bouillaud) aux couleurs du monde de Troy. Partout dans la ville, de l'artère piétonne fraîchement rebaptisée Hergé à la rue du 30e qui célèbre les grands prix, le festival dévoile la diversité de la bande dessinée.

Choi In Sun

Reiser dans la rue du 30e

Le festival propose une redécouverte de l'œuvre de Jean-Marc Reiser. A l'hôtel Saint-Simon, une exposition organisée par l'Acapa révèle les multiples talents de l'artiste disparu voilà vingt ans ainsi que ses passions pour l'architecture ou l'énergie solaire. Esquisses, carnets, croquis préparatoires : en tout, quelque 150 travaux, pour la plupart en marge de sa production de bande dessinée, assortis de commentaires signés Jean-Marc Parisis, biographe de l'artiste (*Reiser*, chez Grasset, 2003), tracent un portrait inédit de ce croqueur d'époque... formidable.

Bang !

Le magazine *Beaux Arts* lance *Bang !*, une revue trimestrielle de bande dessinée, d'images et d'actualité, co-éditée avec les éditions Casterman. Au sommaire du premier numéro, en vente en librairie (144 p., 19,5 e), figurent une interview et des planches inédites de François Schuiten, un reportage graphique de Fabrice Neaud, la nouvelle manga selon Frédéric Boilet, l'œuvre de Mac Cay par Thierry Smolderen, des dessins rares de Reiser, des strips de Got et Trondheim...
A l'occasion du 30e festival d'Angoulême, *Beaux Arts* consacre un large chapitre à la BD mondiale ainsi qu'un livret spécial Reiser. Le magazine propose également un hors série intitulé «Qu'est-ce que la bande dessinée ?» avec trente portraits des plus grands dessinateurs.

JEUNES AUTEURS

La Maison des jumelages accueille l'exposition des associations de jeunes auteurs d'Angoulême. Avec la dizaine d'auteurs qui avaient déjà œuvré l'an dernier pour l'ouvrage collectif inspiré par la science-fiction, Café Creed présente cette fois un recueil – toujours destiné au jeune public – de récits courts qui traiteront le thème de l'horreur. La Maison qui pue ajoute à son ouvrage collectif un premier album, réalisé par le duo Yan Taillefer et Caetano Tulio et intitulé *De Mort à Trépas*.

SORTIES

Pendant le festival, le stand Pôle édition d'Angoulême propose les publications des éditions de l'An 2, d'Ego comme X, du CNBDI et des associations de jeunes auteurs de la ville comme Café Creed ou La Maison qui pue. A découvrir aux éditions de l'An 2 : *Primé à Angoulême*, trente ans de BD à travers le palmarès du festival, ouvrage hors collection, 112 pages ; *Nicolas de Crécy, monographie*, (lire pp. 22-23) ; *9e art*, n° 8, coédité avec le CNBDI, 156 pages. Ou aux éditions Ego Comme X : *Journal (4), Les riches heures*, de Fabrice Neaud, 224 pages.
Chez Delcourt : *L'histoire de Siloë, t 2, Temps mort*. Dessin de Servain sur un scénario de le Tendre. Thriller fantastique au scénario haletant.
Zélie, t 2, Le Bâton maléfique. Dessin et scénario de Cécile Chicault (jeunesse). La suite des aventure de la petite Zélie, apprentie sorcière.
Chez Glénat : *Le pont dans la vase, t 4, Barthélemy*. Dessin de Hubert Chevillard et scénario de Sylvain Chomet.

L'Ecole supérieure de l'image a décerné son prix 2002 à Nicolas de Crécy et lui consacre une exposition au CNBDI tandis que les éditions de l'An 2 publient une monographie

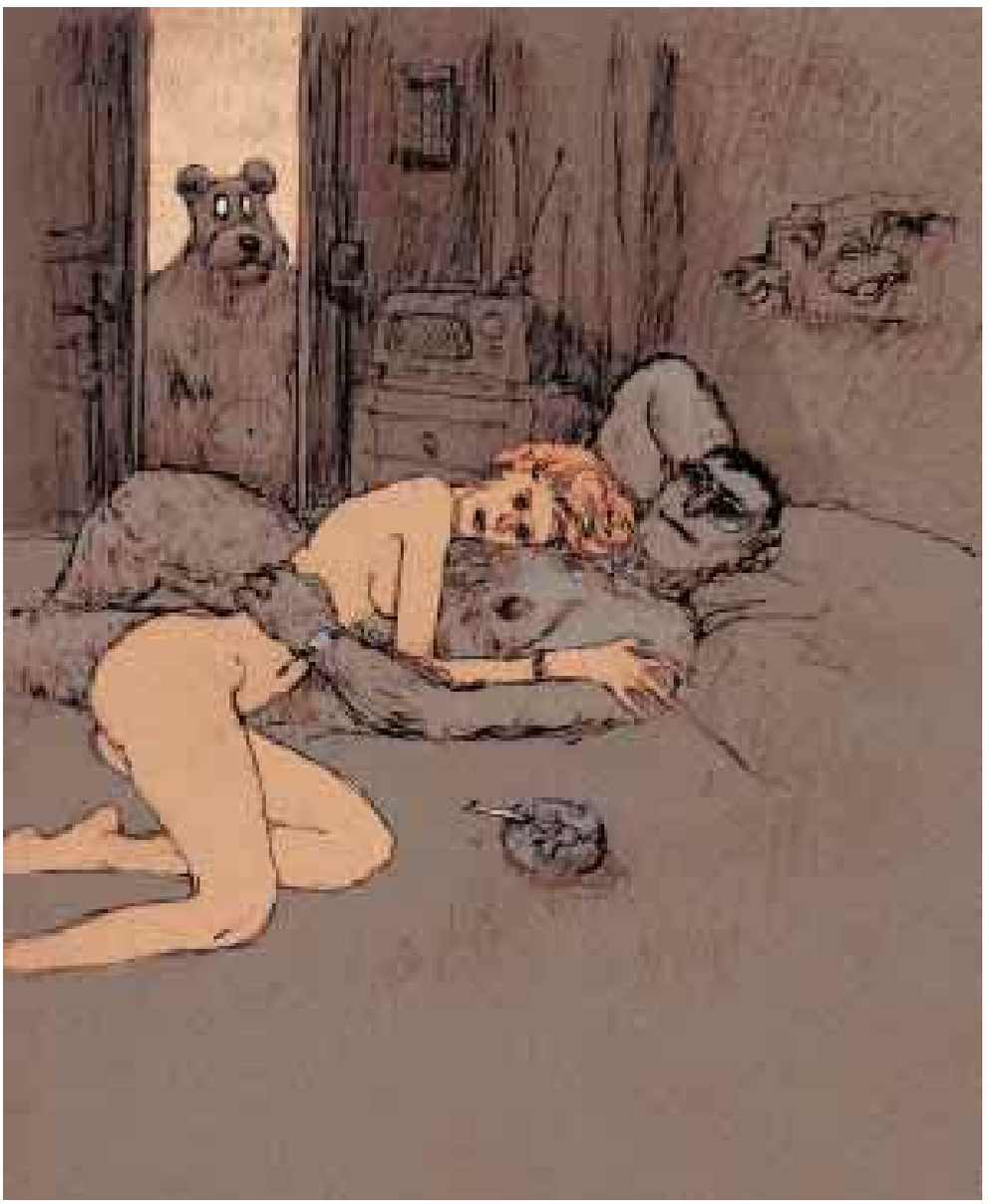
Par **Astrid Deroost**

Nicolas de Crécy *changement d'art*

Après *Foligatto*, *Léon la Came*, *Monsieur Fruit* ou *Le Bibendum céleste*... Nicolas de Crécy écrit l'ultime chapitre de son histoire d'auteur de bande dessinée. La sortie de son dernier album est annoncée pour mars. La réalité épouse donc, à quelques jours près, le programme de vie, «assez précis», prévu par l'intéressé : «Je voulais publier un premier album à 25 ans et quitter la bande dessinée à 35.» Nicolas de Crécy, 36 ans, mû par la hantise de «l'usinage» que suppose la pratique prolongée de tout métier, en change. Et redéploie sa liberté créatrice vers d'autres disciplines.

L'artiste vient d'achever le scénario et la recherche graphique d'un long-métrage d'animation. Le film contera l'histoire d'un personnage qui rêve son existence à travers des lunettes virtuelles. Et dont la vie se ternit au fur et à mesure qu'il l'imagine merveilleuse. «D'où l'intérêt d'utiliser ces nouveaux instruments que sont les images de synthèse. Les notions de musique, de mise en mouvement, de mise en scène, le fait de mettre ensemble différents moyens d'expression me passionnent. Je trouve en revanche frustrant de ne pas pouvoir réaliser le film toute de suite», explique Nicolas de Crécy, en quête de producteurs.

A contrario, la bande dessinée lui a offert une liberté : l'économie de moyens propice à l'agir. Et le jeune homme, venu de Marseille à Angoulême pour suivre l'option bande dessinée des Beaux-Arts, a vite usé du privilège de son art. Explorant, à sa manière, le vaste champ de la satire sociale. En 1991, après trois ans de travail, entrecoupé de labeurs plus alimentaires chez Disney, Nicolas de Crécy publie l'opéra graphique *Foligatto* sur un texte de Alexios Tjoyas. L'ouvrage et les suivants disent une admiration, revendiquée, pour



Ci-contre : *Bataille de nounours*, crayon et informatique, 2002.
Page de gauche : *Mandoline*, craie noire, 1993.
Deux dessins tirés de la monographie *Nicolas de Crécy*, publiée par les éditions de l'An 2 (collection Etoile de l'image, 72 pages, 12,5 e) à l'occasion du festival d'Angoulême.
Ce livre d'hommage et d'images comporte un large choix d'illustrations dont certaines inédites et des textes du dessinateur, de Raphaël Meltz et de Laetitia Bianchi.

l'expressionnisme allemand. Avec Sylvain Chomet et pour *Léon la Came*, le dessinateur use d'un trait plus rapide : «C'était un univers beaucoup plus réaliste. Le dessin était un instrument utile à la mise en scène.» La couleur est volontairement oppressante, «un peu brute» et limitée à deux ou trois tonalités. Suivra *Le Bibendum céleste*, autre fable caustique qui se joue du bien et du mal. Où d'improbables personnages hantent une ville désespérante. «J'essaie d'avoir le travail le plus intuitif possible... Quatre ou cinq ans après le Bibendum, j'ai lu le roman de Boulgakov, *Le Maître et Marguerite*, et je me suis trouvé très proche de cet univers», remarque l'auteur dont la prochaine bande dessinée sera muette, policière, et n'aura du récit réaliste, que l'apparence.
Désormais happé par le cinéma, fasciné par la photographie ou l'art contemporain, Nicolas de Crécy garde une passion ancienne pour Muñoz et Sampayo. Et reste attentif à la bande dessinée que révèlent les maisons d'édition dites indépendantes : «Quand les auteurs sont leurs propres éditeurs, reconnaît-il, cela donne des choses intéressantes.» ■

RÉTROSPECTIVE AU CNBDI

Installée dans la galerie des Musées imaginaires, l'exposition propose une traversée de l'œuvre de Nicolas de Crécy, de ses premières planches inédites aux créations plus récentes. Gérald Gorridge et Dominique Hérody, commissaires de l'exposition, ont sélectionné une soixantaine de travaux originaux. On y découvre les territoires graphiques – craie, pâte picturale, teintes transparentes, collages, trait incisif ou ligne ténue –, les travaux en noir et blanc, des illustrations méconnues, des images pour la jeunesse ainsi que les thèmes chers à l'auteur – la fête, le cirque, l'animal et la ville.
Du 22 janvier au 27 avril 2003.

nicolas de crécy
monographie

BIBLIOGRAPHIE

Aux Humanoïdes associés, *Foligatto* (textes d'Alexios Tjoyas), *Le Bibendum céleste* (tomes 1, 2 et 3).
Chez Casterman, sur des textes de Sylvain Chomet, *Léon la Came*, *Laid, pauvre et malade*, *Priez pour nous*.
Au Seuil : *Monsieur Fruit*, tomes 1 et 2.
Cafés moulus (Lézard/ PMJ/Couloir), *Dessins* (Jour de fête), *Costumes aquatiques* (Jour de fête), *Lisbonne, voyage imaginaire* (avec Raphaël Meltz), *La nuit du grand méchant loup* – texte de Rascal (Pastel), *Le roi de la piste* (PMJ).
Nicolas de Crécy a également effectué la direction artistique du film d'animation *La Vieille Dame et les pigeons*, maintes fois distingué, réalisé par Sylvain Chomet.

Ci-contre : dessin de Ta Huy Long, né en 1974, présent au festival d'Angoulême.

Page de droite : «Le Têt de Ty», dessin de Pham Hong Phuong, né en 1972.

Truyên Tranh Viêt Nam

A Hanoi, des étudiants découvrent l'art du récit graphique au sein de master-classes animées par l'Ecole supérieure de l'image d'Angoulême. Première exposition, en France, de bandes dessinées vietnamiennes à l'occasion du festival

Par **Astrid Deroost**

Gérald Gorridge, professeur de l'Ecole supérieure de l'image d'Angoulême, et la première master-classe à Hanoi en avril 2001, dans les locaux des éditions Kim Dông.

Depuis trois ans, un enseignant de l'Ecole supérieure de l'image d'Angoulême quitte momentanément le site du Nil pour animer des master-classes de bande dessinée au sein des écoles d'art de Hanoi. Un hommage-exposition est rendu, lors du prochain festival, à ces jeunes récits graphiques venus d'ailleurs. «Un investissement artistique personnel puis la rencontre avec des artistes et des personnalités dont le directeur de l'Alliance française m'ont donné envie de provoquer des rencontres artistiques interculturelles. Et de porter ce projet pédagogique inédit», explique Gérald Gorridge, professeur de bande dessinée, de narration graphique et dessinateur.

En 1999, un premier atelier accueille une demi-douzaine d'étudiants sur le thème des souvenirs d'enfance. Pendant deux semaines, les jeunes artistes découvrent littéralement le medium, desservi localement par des mangas de médiocre qualité en provenance du Japon. Les master-classes se répètent auprès d'une trentaine

d'élèves en 2001 et en 2002, avec pour fil conducteur l'imagerie populaire vietnamienne. Et toujours l'expérience, nouvelle, du récit personnel intrigue et convainc.

DES HISTOIRES IDENTITAIRES

«Pour des raisons historiques, ces étudiants ont plutôt une formation classique et une culture du modèle qui évince la notion de singularité, souligne le professeur. Pour nous et pour eux, ces rencontres permettent la découverte de points de vue différents.» Entre le récit édifiant, les images populaires colorées, la tradition bouddhiste et la bande dessinée, les traits d'union se tracent rapidement. Des histoires identitaires se font jour au cours des interventions de l'ESI : «Notre volonté est d'être au plus près de l'intention première de chaque auteur. Au fil du temps, notre pratique pédagogique s'est affinée et nous souhaitions la proposer ailleurs en croisant les regards», poursuit Gérald Gorridge rejoint, dans ses voyages, par Johanna Schipper, auteur de bande dessinée. En janvier, une cinquantaine de planches, fruit de ces échanges, sont exposées au Musée du papier d'Angoulême. De jeunes artistes vietnamiens, ayant participé aux derniers ateliers, sont présents. Ainsi de Phùng Minh Trang ou de Ta Huy Long tout récemment fondateur, à Hanoi, d'un collectif d'auteurs de bande dessinée. Un ouvrage, rassemblant les travaux des master-classes, doit également paraître dans le courant de l'année. ■

Exposition «Truyên Tranh Viêt Nam» au Musée du papier Le Nil, du 22 au 29 janvier. D'autre part, Gérald Gorridge expose ses carnets vietnamiens à la galerie des Trois-Notre-Dame, à Angoulême, du 22 janvier au 8 février.

Un "coin" dans l'histoire littéraire

C'est grâce à la BD que j'ai découvert *Les Misérables*. J'avais dans les sept ans et c'était dans l'hebdomadaire *Tarzan*, que nous lisions en cachette, grâce à un copain de vacances, car il nous était interdit. Trop violent nous disait-on... Déjà ! Et pourtant *Tarzan*, à côté des aventures de son héros éponyme et de celles de Buffalo Bill, avait le mérite de publier *Les Misérables* – entre 1946 et 1949 – adapté et dessiné par un maître de l'époque, René Giffey, dont j'admire encore le dessin et la science du découpage.

C'est pourquoi, lorsque nous avons imaginé notre histoire avec mon ami Jacques Labib, le scénariste de cinéma (*La Guerre des polices, La Crime*...) et de télévision, j'ai très vite pensé à la BD. Encore fallait-il trouver le dessinateur, un réaliste bien entendu, capable de restituer l'époque, les costumes, etc. Ils ne courent pas les rues. Après six mois de contacts, à Paris et ailleurs, j'ai finalement rencontré Norma (*Capitaine Apache, Les Souvenirs de la pendule, Pieter Hoorn,* etc.) qui se trouvait à deux pas puisqu'il vit dorénavant à Angoulême et qui a accepté de "mettre en scène" notre histoire.

Celle-ci place un "coin" imaginaire de quelques semaines dans la vie de Victor Hugo. On sait que Victor Hugo reprit, en 1860, alors qu'il était en exil à Guernesey, la rédaction des Misérables, qu'il avait commencée douze ans auparavant. Sachant que ce roman serait, selon ses propres termes, «le sommet de son œuvre», il avait fait monter les enchères auprès des éditeurs et c'est un jeune éditeur belge, Lacroix, qui les avait emportées. Mais au moment où le manuscrit va être livré, en octobre 1861, Victor Hugo s'aperçoit, un beau matin, qu'il lui a été volé ! Victor Hugo va repartir incognito vers la France car il est convaincu que c'est à Paris que se trouve la clé de l'énigme. C'est pour ne pas être reconnu qu'il se fait alors pousser cette barbe qui ne le quittera plus et non, comme l'affirment les historiens les plus sérieux, parce que sa gorge était sensible...

Je passe sur les péripéties de l'intrigue mais Victor Hugo retrouvera, bien sûr, son manuscrit et démasquera son voleur...

Claude Fouchier

***On a volé Les Misérables !* Fouchier-Labib-Norma Ed. L'Atelier de l'Almanach 9,80** e

Qu'est-ce qu'on mange ?

L'exposition présentée à l'Espace Mendès France jusqu'au 30 mars 2003 nous fournit l'occasion de réaliser un dossier sur la qualité de nos produits alimentaires et sur nos modes de consommation. Ce dossier vient compléter celui que nous avons publié sur le principe de précaution en avril 2000 (n° 48).

Nos nourritures sont «culturelles». C'est ce qu'affirme Martine Breux, médecin nutritionniste qui pourfend les idées reçues, notamment sur les régimes. C'est aussi ce qui sous-tend, sur un autre plan, l'intérêt pour l'agriculture biologique, qui progresse rapidement en Poitou-Charentes.

La recherche de qualité étant une des missions de l'Institut national de la recherche agronomique, nous présentons ici des travaux réalisés dans les stations du Magneraud et de Saint-Laurent-de-la-Prée, en Charente-Maritime.

Côté grand art, l'écrivain Denis Montebello nous fait découvrir de curieuses spécialités pâtissières ainsi qu'un maître des épices.

Dessin **Michaël Sterckeman**

Entretien **Anh-Gaëlle Truong**
Photos **Marc Deneyer** et **Sébastien Laval**

Les nourritures culturelles

Plus de bon sens et moins d'idées reçues. Martine Breux, médecin nutritionniste à Poitiers et attachée au service d'endocrinologie-nutrition du CHU, souligne l'incohérence et les dangers des régimes draconiens.

L'Actualité. – Quels types de relations entretenons-nous avec notre alimentation ?

Martine Breux. – Notre alimentation s'inscrit dans une culture, dans des habitudes familiales mais également dans des goûts personnels profondément ancrés dans des comportements qu'il n'est pas anodin de modifier. Changer nos habitudes alimentaires peut se révéler lourd de conséquences, notamment lorsqu'on s'impose un régime draconien et restrictif.
Nous vivons dans une société qui cultive le régime et fait miroiter l'amincissement à coups de messages généraux, de recettes miracles et de «bons» aliments. Il est absurde de pousser les gens qui aiment le beurre et l'assimilent très bien à faire un régime. De même qu'il est incohérent de promouvoir une habitude alimentaire qui ne correspond à personne en particulier. Le régime crétois par exemple réduit effectivement les risques de maladies cardiovasculaires. Mais c'est tout. Quel intérêt de suivre un tel régime pour les gens qui ne présentent pas de risque d'infarctus ? Il est plus efficace de connaître les populations à risque et de les cibler. Comme contrôler la glycémie pour détecter les diabétiques qui s'ignorent.

Sébastien Laval

Comment lutter contre les problèmes de poids ?

Le surpoids est toujours dû à trop de nourriture. Pour perdre du poids, on joue sur la quantité, c'est-à-dire le nombre de calories absorbées par jour et non sur la nature des aliments. Remplacer les apports caloriques d'un steak par ceux des haricots verts, à valeur égale, ça ne change rien. Ceci dit, il faut éviter les régimes restrictifs. En effet, se priver consiste à établir une liste d'interdits. Ainsi que l'ont montré les travaux de Polivy et Hermann, on ne mange donc plus par faim et on ne s'arrête pas de manger parce qu'on est rassasié, mais on se fie à ses croyances concernant les aliments mangés, le côté plus ou moins «grossissant» qu'on leur prête. Alors qu'il n'y a pas de bons et de mauvais aliments, seule la quantité compte.
Cette «restriction cognitive» favorise la perte de contrôle. Dès lors qu'on a transgressé l'interdit qu'on s'était fixé, il n'y a plus de limites et on mange deux fois plus. Ce comportement culpabilisant peut mener à la dépression. Il est ainsi conseillé d'adopter des habitudes alimentaires qu'on est capable de garder toute sa vie.
D'autres idées reçues circulent. Il existerait ainsi un régime pour maigrir et un régime pour stabiliser. Arrê-

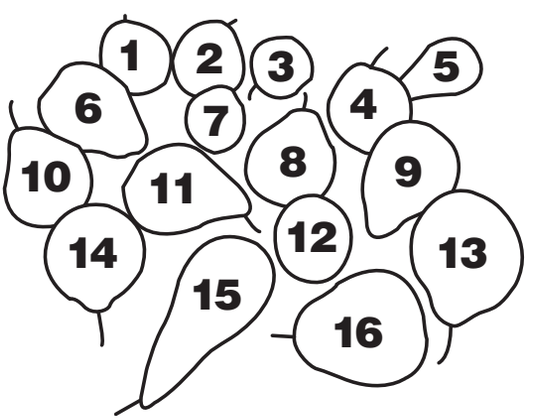
Marc Deneyer

ter de manger des pâtisseries pour maigrir et une fois le poids idéal atteint s'autoriser de nouveau quelques gâteaux ajoute évidemment des calories et refait grossir. Il convient en outre d'éviter les régimes imposant des menus standards, identiques pour tous. Les adopter équivaut à marcher dans les chaussures d'un autre.

Y a-t-il une bonne façon de manger ?

Une alimentation correcte repose en premier lieu sur les doses et l'équilibre. La quantité optimale se mesure en calories. Elle dépend de différents facteurs tels que l'âge, la taille ou l'activité physique. La qualité repose sur le respect d'un équilibre, équivalent pour tous, entre les glucides (50 % à 55 % par jour), les lipides (30 %) et les protéines (15 % à 20 %). Au-delà de cette règle simple, il n'y a pas d'alimentation miracle. Que l'apport de calories soit dispersé en quatre ou en deux repas quotidiens n'influe pas sur le poids. La règle selon laquelle il faudrait manger plus copieusement le matin que le soir est une autre idée reçue dont les vertus n'ont jamais été prouvées. En revanche, les enfants qui n'ont pas pris de petit-déjeuner ont effectivement du mal à se concentrer dans la matinée.

1. **Louise Bonne d'Avranches**
2. **Doyenne du comice**
3. **Poire coing**
4. **Passe-crassane**
5. **Conférence**
6. **Colette**
7. **Verdière**
8. **Messire Jean**
9. **Beurre Clergeau**
10. **Duc de Bordeaux**
11. **Comtesse de Paris**
12. **Maude**
13. **Poire Poireau**
14. **Mme Ballet**
15. **Belle du Berry ou Poire curé**
16. **Duchesse d'Angoulême**



Le «poids de forme» existe-t-il ?

Oui. Nous le calculons par l'indice de masse corporelle. Cet indice s'obtient en divisant le poids (en kg) par le carré de la taille (en m). La normalité se situe entre 20 et 25. Sa stabilité constitue également un bon indicateur du poids «idéal».

Anecdotique au siècle dernier, l'obésité est désormais une priorité de santé publique. Mangeait-on mieux avant ?

Notre façon de manger a changé. La disponibilité alimentaire et l'absence de règles sont la base de nos problèmes. Le travail des femmes et le célibat sont autant de facteurs qui ont favorisé la multiplication des plats préparés. Les réfrigérateurs mettent de la nourriture à disposition à chaque instant. En outre, un courant de pensée pousse les parents à laisser les enfants manger seuls et choisir eux-mêmes leurs plats. Des slogans comme «il y a autant de protéines dans ce dessert que dans un steak» sont ravageurs. Ce n'est pas faux mais ce dessert ne vaut pas un steak en terme d'apports globaux. Avant, les parents considéraient que si l'enfant n'avait pas faim pour le steak, il n'avait pas faim non plus pour le dessert. Il n'y a plus de règles. De plus, l'alimentation était plus adaptée à l'activité physique des gens.

Aujourd'hui, l'obésité est une «épidémie» qui augmente de façon exponentielle. Et quand dans une famille de quatre enfants, un seul est obèse, cette dernière ne remet pas en cause son alimentation et impute l'obésité à un facteur extérieur. Or c'est justement l'alimentation qui est en cause et les métabolismes qui diffèrent d'un individu à l'autre. L'obésité est particulièrement concentrée dans les milieux qui manquent d'argent et qui choisissent en premier lieu ce qui nourrit, donc ce qui contient des densités d'énergie plus importantes. On préférera ainsi une boîte de cassoulet à un kilo de tomates. Le manque d'information vient s'ajouter aux autres problèmes. Nous devons nous orienter vers des actions de formation notamment vers les enfants dont les habitudes sont moins ancrées et plus faciles à modifier.

Qu'en est-il du régime végétarien ?

Les végétariens n'ingèrent pas les protéines qui conviennent, celles de la viande. Pour les obtenir, il faut savoir combiner les apports, comme certaines cultures savent le faire au Maghreb, avec la semoule et les pois chiches, en Amérique centrale avec le maïs et les haricots rouges, ou en Asie avec le riz et le soja. Mais même dans ce cas les carences en fer ne sont pas comblées. Or c'est une des carences les plus importantes observées notamment chez les femmes et les enfants.

Et manger bio ?

L'agriculture biologique n'a pas d'intérêt pour le consommateur. Son seul intérêt est écologique. En effet, le bio n'apporte rien de plus en terme de nutrition – en tout cas l'apport n'est pas prouvé et pour le faire, il faudrait nourrir une population pendant trente ans exclusivement au bio – et constitue même un risque avec l'absence des conservateurs favorisant l'apparition des moisissures. Moins de pesticides et moins de nitrates ne joue pas sur la santé tandis que l'agriculture biologique ne peut empêcher la fixation des métaux lourds. A contrario, la nuisance des OGM n'a jamais été prouvée.

Quelle différence y a-t-il entre un nutritionniste et un diététicien ?

Sept ans d'études de médecine. La nutrition est une sous-spécialité de l'endocrinologie dont l'enseignement varie de six mois à trois ans selon les facultés. A Poitiers par exemple l'enseignement est intégré à la formation continue tandis que l'Université de Nancy forme des spécialistes. De fait, beaucoup de médecins se déclarent nutritionnistes sans avoir à justifier d'une formation longue et 80 % d'entre eux sont des charlatans qui exploitent le désir d'amaigrissement pour se faire de l'argent. Un phénomène comparable à celui de la chirurgie esthétique. ■

CRDP
Séminaire sur le goût

Comment évoluent nos comportements alimentaires ? Le goût s'apprend-il ? Quelle fut la place des légumes dans l'histoire de l'alimentation ? Comment nommer les odeurs ? Qu'est-ce qu'une cuisine créative ? Voici quelques-unes des questions abordées lors du séminaire sur le goût organisé par le CRDP de Poitou-Charentes et l'Institut du goût, à Poitiers du 19 au 21 mars 2003. L'occasion de savourer les propos de Jean-Pierre Poulain, Nathalie Rigal, Dominique Michel, Benoît Schaal, André Holley, François-Xavier Bogard, Patrick Mac Leod, Jacques Puisais, entre autres. Quatre ateliers sont proposés l'après-midi du 20 mars sur les thèmes : éducation au goût et activités pédagogiques autour des cinq sens (avec Jacques Puisais), mise en place d'un atelier autour des odeurs (Michel Moisseeff), construction d'un repas pédagogique avec des enfants (Sandra Brunet et Dominique Gauvin), éveil sensoriel et découverte d'un aliment, le comté (Claire Perrot).

Le séminaire, agrémenté de repas et buffets ad hoc, prend en compte d'autres sphères culturelles telles que goût et cinéma (Jean-Claude Rullier), littérature et gastronomie (Annette Sivadier), le goût dans la BD (Didier Quella-Guyot), la gastronomie médiévale (Viviane Khim).

Et le CRDP expose, du 3 au 31 mars, des œuvres de Denise A. Aubertin (*L'Actualité* n° 53), artiste qui aime tellement les livres qu'elle a lus, qu'elle leur invente chacun une recette et les cuit.

Contact : CRDP, Dominique Quella-Villéger, tél. 05 49 60 67 00

Livre cuit de Denise A. Aubertin.

Croqueurs à pleines dents

Près de 5 000 variétés différentes de pommes poussent sur le sol français. Nombreuses sont celles qui existent depuis les XVIIIe et XIXe siècles. Cette richesse, un groupe de défenseurs du pommier a décidé de tout faire pour la préserver. Pour cela, ils ont créé en 1978 l'association des Croqueurs de pommes.

L'association de la Vienne existe depuis 1994. Elle compte 150 adhérents qui partagent tous le même objectif : conserver les espèces anciennes de pommiers dont le Poitou-Charentes, la Touraine et l'Aquitaine possèdent 200 variétés.

Pour ce faire, les Croqueurs agissent de deux manières. D'une part, ils cultivent et multiplient des arbres de plus en plus rares grâce à la mise en place de plusieurs vergers conservatoires. Ceux-ci se trouvent dans des municipalités comme à La Bussière (Vienne), dans des structures environnementales telles le domaine du Deffend et dans des lycées agricoles comme celui de Montmorillon.

D'autre part, ils se déplacent sur le terrain et, grâce à leurs connaissances, ils interviennent partout où un arbre fruitier les réclame. Comme l'expliquent Gérard Pérols et Bernard Texier, respectivement président et vice-président de l'association de la Vienne, «notre but n'est pas de faire de l'arboriculture, mais de transmettre des savoir-faire qui se perdent, ceux des paysans et des campagnards. Or, ce sont précisément ces savoir-faire qui permettent de sauver les anciennes variétés. L'aspect pédagogique de notre travail est donc primordial.» C'est pourquoi les Croqueurs de pommes acceptent les nombreuses invitations à différents salons. Là, ils dévoilent aux avisés mais surtout aux néophytes les secrets qui permettent de faire vivre encore longtemps un pommier déjà centenaire tout en leur faisant goûter leur propre jus de pomme.

Pour ceux qui veulent se lancer dans l'aventure, Bernard Texier n'a qu'un conseil : «Pour réussir à conserver ou à sauver un arbre, la première chose qu'il faut se dire c'est que chaque arbre est unique. Sans cela, ce n'est même pas la peine d'essayer.» Preuve que ça fonctionne : le vice-président possède une cinquantaine de fruitiers différents dans son propre jardin !

Elisa Cazcarra

Claude Pauquet

Trois Croqueurs de pommes de la Vienne : Gérard Pérols, Henri Brothier (trésorier) et Bernard Texier. Les poires et les pommes photographiées par Marc Deneyer (p. 29 et p. 32-33) proviennent de leurs collections. Contact : 81, rue du Planty, 86180 Buxerolles

La Mitronette

Sa mie est alvéolée et de couleur crème. Ses deux bouts pointus vous garantissent un pétrissage à la main. Sa croûte croustillante craque à vos oreilles. Ses arômes évoquent le pain d'autrefois. Depuis huit ans, la Mitronette est la vedette des étals des boulangers de la région. Mais en avril 2002, cette baguette a pris une nouvelle dimension. La farine utilisée pour sa fabrication est en label rouge. Une récompense suprême pour la minoterie Bellot de Saint-Maixent. Surtout que celle-ci est la première minoterie indépendante à obtenir en France cette labellisation.

«L'idée était de faire une farine de qualité supérieure avec des blés triés sur le volet», explique Jean-Paul Bellot, PDG de la minoterie Bellot implantée dans les Deux-Sèvres depuis le XVIIe siècle. «Nous voulions ainsi offrir au consommateur un produit de haute qualité.»

La farine Mitronette tradition française apporte «une conservation et une saveur exceptionnelles».

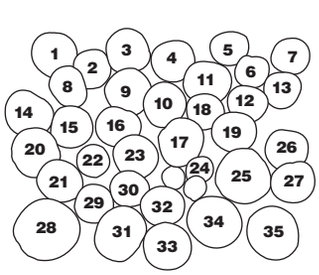
Deux boulangers démonstrateurs travaillent désormais pour la minoterie Bellot. L'un d'entre eux, Richard Ruan, est meilleur ouvrier de France. Son travail consiste à expliquer aux boulangers la recette de fabrication de la Mitronette qui «exige un pétrissage modéré et un façonnage manuel».

Chaque année, l'entreprise produit et distribue près de 1 500 tonnes de farine à 600 artisans boulangers et industriels d'une quinzaine de départements dont bien évidemment ceux du Poitou-Charentes. «Le label rouge apporte une confiance aux consommateurs, un confort supplémentaire», dit Jean-Paul Bellot. Il séduit même de nouveaux clients. Depuis l'annonce du label rouge, le tonnage de la Mitronette a augmenté de 15 %.

Obtenir le label sous-entend des contraintes draconiennes : plusieurs contrôles par an, des inspections inopinées et un cahier des charges strict. Après la farine, le meunier de Saint-Maixent veut accompagner les boulangers pour décrocher le label rouge sur la baguette elle-même. Un pari que pense réussir Jean-Paul Bellot d'ici la fin du premier semestre 2003.

Bruno Delion

1. Monstrueuse de Nikita
2. Reinette Bauman
3. Bonnet carré
4. Reinette verte
5. Pomme Saint Nicolas
6. Reine des reinettes
7. Reinette de Bretagne
8. Jacquet de l'Yonne
9. Belle de Boskoop
10. Reinette blanche
11. Doux d'argent
12. Pomme pierre
13. Coxorange Pipin
14. Révérend Wilks
15. Calville d'automne
16. Pomme Atroche
17. Pomme de l'Estre
18. Tydermans Early
19. Pomme Ontario
20. Calville blanc
21. Belle fille de Lorient
22. Pomme Akane
23. Reinette de Cusset
24. Floribunia rose et rouge, pomme d'ornement
25. Rambour d'hiver
26. Belle romane de Bailleul
27. Belle fleur jaune
28. Pomme châtaignier
29. Pomme de Cherbe
30. Reinette dorée
31. Cramoisie de Gascogne
32. Reinette clochard
33. Reinette grain d'or
34. Belle de mai
35. Reinette de Châtellerault



Marc Deneyer

Préserver notre patrimoine végétal

S'inscrivant dans la tradition des jardins botaniques, l'Observatoire est un musée entièrement consacré au règne végétal. Annexe indispensable aux facultés de biologie, pharmacie et médecine, mais aussi lieu de voyages temporels à travers les plantes

Par **Elisa Cazcarra** photo **Claude Pauquet**

On n'aurait imaginé meilleur endroit pour un centre entièrement consacré au règne végétal que celui du domaine du Deffend, à Mignaloux-Beauvoir, près de Poitiers. En effet, Deffend vient de l'ancien français *defens* qui désignait un terrain où il était interdit de laisser paître les troupeaux.

L'idée d'installer, sur cette élégante propriété du XVII^e^ siècle, un Observatoire régional du patrimoine végétal (ORPV) s'est imposée à la suite de l'année des saveurs en 1995 et sous l'impulsion du président de l'Université de Poitiers de l'époque, Alain Tranoy. L'Observatoire devint en 1996 le premier centre d'étude des végétaux dans leur milieu, dans l'espace et dans le temps du Poitou-Charentes.

Arbres caractéristiques de la région et espèces du monde entier se côtoient sur le domaine. En effet, les 33 hectares proposent un arboretum aux diverses essences, deux vergers où les fruitiers régionaux ont la part belle tels le pommier reinette clochard originaire de Parthenay, le poirier duchesse d'Angoulême ou le prunier reine-claude, un espace de plantes alimentaires réalisé avec une chronologie historique, et un ensemble de plantes médicinales et de plantes de milieu humide.

L'arboretum, constitué de 96 chênes, de collections d'érables et de cèdres, mais aussi de lilas, représente un large panorama géographique. Comme l'explique Paul Arnault, responsable des collections végétales de l'Observatoire, *«en proposant une riche sélection de variétés, nous montrons qu'un arbre comme le chêne ne se réduit pas aux formes pédonculées ou vertes de nos régions tempérées. Certaines espèces d'Asie sont totalement différentes des chênes de nos forêts : les feuilles, la taille, la couleur, etc. n'ont rien à voir avec l'image traditionnelle du chêne que peuvent se faire les gens. Il ne faut pas oublier qu'au total il existe environ 280 espèces !»*

Rares sont les échecs d'implantation. Mis à la disposition des scientifiques de l'Université de Poitiers, le travail de l'Observatoire leur permet d'étudier les conditions d'adaptation de plantes d'autres contrées à notre climat et d'évaluer les conséquences du changement de sol. Si l'on ajoute à cela la collection des herbiers de l'Université de Poitiers confiée au Deffend il y a quelques mois et dont les volumes, datant des XVIII^e^, XIX^e^ et XX^e^ siècles, s'alignent sur 70 mètres de linéaires, on comprend que *«l'Observatoire est un outil indispensable pour l'Université. Chercheurs et étudiants de biologie, spécialement de botanique et de génétique des populations, trouvent ici tout ce dont ils ont besoin pour leurs travaux. Depuis que nous avons mis en place notre collection de plantes médicinales, nous accueillons aussi les étudiants de pharmacie.»*

Henri De Scheemaeker, professeur à la faculté de pharmacie spécialisé en botanique, confirme : *«Avant la création du Deffend, nous ne disposions que du jardin des plantes qui est très pauvre en plantes toxiques et médicinales. La collection que propose l'observatoire de ces végétaux est très importante pour nous. Elle permet d'étudier in vivo les principaux composants naturels de la pharmacopée. En quelque sorte, le Deffend est une immense paillasse de travaux pratiques.»*

Mais les sciences exactes ne sont pas les seules à intéresser le Deffend. En concevant un potager historique divisé en trois parties, chacune d'entre elles représen-

tant une révolution dans l'alimentation, l'ORPV peut devenir aussi un centre d'étude très utile aux sciences humaines telles que l'histoire ou l'ethnographie.
Ce voyage dans le temps à travers les plantes se concentre sur trois époques : le Moyen Age, où la culture des légumes et la création de nouvelles variétés étaient principalement le fait des monastères, la Renaissance et la découverte du Nouveau Monde par les grands voyageurs des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

UN CONSERVATOIRE BOTANIQUE NATIONAL AQUITAINE/POITOU-CHARENTES

A travers ces trois moments de l'histoire, l'Observatoire fournit une carte détaillée des évolutions alimentaires et des différentes manières de se soigner dans la région atlantique. En effet, la quasi-totalité des plantes du Deffend sont des plantes officinales. Par exemple, le cresson alénois, condiment utilisé dans l'Antiquité et au Moyen Age, était connu pour ses qualités digestives. De même l'aubergine était utilisée pour ses vertus calmantes et cicatrisantes. Ainsi, le potager intéresse aussi les étudiants de pharmacie et une étudiante projette même de composer sa thèse sur les jardins des simples moyenâgeux à partir, entre autres, des collections de l'Observatoire.
Avec la création, dans le courant de l'année 2003, du Conservatoire botanique national Aquitaine/Poitou-Charentes, dont l'observatoire sera le principal pôle de la région, les recherches, que permettent les collections très diversifiées du Deffend, vont connaître un nouveau développement. En effet, créés en 1988 par le ministère de l'Environnement, les conservatoires ont pour mission d'étudier et de localiser les plantes sauvages rares et menacées en France. Ils doivent ensuite les conserver, notamment en les cultivant. Enfin, ils sont chargés d'informer et d'éduquer le public.
Il reste encore des millions de plantes inconnues ou connues mais dont on ne maîtrise pas les effets d'interactions avec d'autres. Celles-ci possèdent certainement des propriétés qui nous sont indispensables. Les plantes représentent un patrimoine mondial qu'il faut par tous les moyens préserver. L'Observatoire du Deffend est un de ces moyens. ■

L'Observatoire régional travaille également en partenariat avec l'action culturelle du rectorat. Il ouvre ses portes aux scolaires et monte des projets avec les équipes enseignantes. Ainsi, les élèves du lycée professionnel de Loudun ont pu étudier, grâce aux collections historiques du Deffend, les plantes du XVI^e^ siècle et découvrir les différentes utilisations magiques, alimentaires et médicinales de cette époque.

L'ORPV est aussi un centre de diffusion de l'information scientifique et technique pour tous. Dans ce cadre, il travaille avec des instituts privés tels que Klorane, la fondation des laboratoires Pierre Fabre, pour laquelle il a réalisé des fiches pédagogiques sur les plantes médicinales du Moyen Age à nos jours qui sont ensuite distribuées dans les pharmacies et dans les écoles.

Président d'Agrobio Poitou-Charentes, Dominique Brunet, agriculteur à Pleumartin, brosse la courte histoire du bio en Poitou-Charentes. Une histoire à laquelle on promet un bel avenir

Par **Bruno Delion** photo **Claude Pauquet**

443 fermes bio *en Poitou-Charentes*

Lorsque Dominique Brunet s'installe en janvier 1987 à Pleumartin, à quelques kilomètres de La Roche-Posay, le paysage du bio en Poitou-Charentes est bien différent de celui qui existe actuellement. *«A l'époque, il n'y avait pas de certification ou de logo AB. Les organismes gestionnaires étaient responsables de plusieurs cahiers des charges. La réglementation était moins rigoureuse et les aides à la reconversion n'existaient pas»*, se souvient l'agriculteur.
Désormais, Dominique Brunet participe activement à l'évolution de l'agriculture biologique régionale. Président d'Agrobio Poitou-Charentes depuis sa création en 1996, il précise que cette association a fédéré les quatre groupements d'agriculteurs biologiques départementaux. Le but étant de faire découvrir ce mode de production à d'autres agriculteurs. Le réseau regroupe aujourd'hui 70 % des agriculteurs bio de la région.

PROBLÈME RÉCURRENT DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE

En 2001, l'Observatoire de l'agriculture biologique compte 443 fermes bio ou en conversion réparties sur les quatre départements. Cela représente 1,9 % des exploitations agricoles de la région. C'est peu mais ce chiffre est supérieur à la moyenne nationale. Les conversions se poursuivent. Néanmoins, Dominique Brunet s'inquiète de l'évolution : *«La croissance de la consommation en produits bio se poursuit alors que la production a tendance à stagner.»* C'est le problème récurrent de l'agriculture biologique : celui de l'offre et de la demande. *«Pendant la crise de la vache folle, nous n'avons pas pu toujours faire face»*, regrette le président. *«Ces dernières années, nous nous sommes attachés à développer la production en oubliant de développer nos filières. Il y a encore des choses à construire en 2003, nous devons nous réorganiser.»* Ce manque d'organisation et d'infrastructures, Dominique Brunet y est personnellement confronté. Alors qu'il pourrait apporter son blé à la coopérative de Pleumartin, à côté de chez lui, Dominique doit le livrer, via un transporteur, à l'une des seules coop bio du Poitou-Charentes : la Corab basée à Saint-Jean-d'Angély. Il y a cinq ans, il a même dû cesser son élevage de moutons. Seul sur sa ferme, l'agriculteur avouait certaines difficultés à suivre la réglementation, notamment pour la vente directe de sa viande. *«J'étais trop esseulé dans mon coin et les mesures de la DSV (Direction des services vétérinaires) étaient trop draconiennes.»* Dorénavant, il exploite 40 ha de terres avec principalement du triticale, un hybride de blé et de seigle. Ces deux exemples lui suffisent pour affirmer que *«le bio, c'est encore un tissu assez éclaté»*.

UNE AGRICULTURE ATTRACTIVE

Contrairement à l'agriculture conventionnelle, l'agriculture biologique compte autant de jeunes qui s'installent issus du milieu que des jeunes venant d'autres horizons. Pour le président d'Agrobio Poitou-Charentes, c'est la preuve que *«cette agriculture est attractive pour une certaine catégorie de gens qui se retrouvent dans cette démarche environnementale»*. Si devenir agriculteur bio est certainement plus difficile et contraignant que de travailler *«en chimique»*, Dominique Brunet rappelle qu'un blé bio affiche des prix trois fois supérieurs à un blé conventionnel.

QUELLE IMAGE DU BIO ?

En Poitou-Charentes, le fromage de chèvre bio est fortement concurrencé par les fromages AOC (appellation d'origine contrôlée) type sainte-maure de Touraine ou Chabichou. Pourquoi ? Parce que les consommateurs associent encore l'image de la chèvre au petit producteur qui fait lui-même son fromage dans sa ferme. Un peu comme si tous les fromages de chèvre avaient une connotation bio !

LE BIO BON POUR LA SANTÉ ?

Des nutritionnistes affirment que personne n'a encore démontré par A+B que le bio apportait un plus pour la santé humaine. Dominique Brunet en est bien conscient. «Je préfère voir plus large et constater que le bio a un impact important sur l'environnement. Cependant, les produits biologiques se gardent plus longtemps, ont moins d'eau et les résidus au niveau de l'organisme sont moins importants.»

ET LES OGM ?

Comme les pesticides et les insecticides, ils sont interdits dans le cahier des charges de l'agriculture biologique. «Pour le moment, je pense que le principe de précaution prévaut avant tout», explique Dominique Brunet, logiquement opposé aux organismes génétiquement modifiés.

Quand il s'est installé sur les 28 ha de la ferme de son grand-père, Dominique Brunet commence tout de suite en bio. Son expérience de trois années en Côte d'Ivoire en tant que technicien agricole lui a ouvert les yeux. *«C'est là que j'ai pris conscience des méfaits et des saccages de l'agriculture conventionnelle.»* Au moment où il stoppe la production ovine (il garde encore une quinzaine de brebis), Dominique prend la responsabilité du centre équestre de la Gatinière à La Roche-Posay. *«Je ne suis pas tenu de travailler en bio, mais les chevaux sont nourris avec une alimentation qui provient de ma ferme, et lorsqu'ils sont malades, je les soigne par homéopathie.»* Quand on a l'agriculture bio dans la peau ! ■

En revanche, le poulet est encore vu serré dans une cage au milieu d'un élevage industriel. D'où la progression de 16 % de la production de poulets de chair en Poitou-Charentes entre 2000 et 2001.

PORTRAIT TYPE DE L'AGRICULTEUR BIO PICTO-CHARENTAIS

En croisant plusieurs données de la deuxième édition de l'Observatoire de l'agriculture biologique, on peut dessiner le portrait type de l'agriculteur bio picto-charentais. En moyenne, il a 44 ans et exploite 58 ha de terres. Son exploitation est plutôt sur le Nord Deux-Sèvres (Bressuire, Parthenay) mais peut très bien aussi être basée dans la Vienne (Montmorillon), régions d'élevages bovins et ovins. Ses rendements en céréales, sans être exceptionnels, s'avèrent corrects avec 29 quintaux par hectare pour le blé et 64 qx/ha pour le maïs : bien en dessous des rendements de l'agriculture conventionnelle, mais payé trois fois plus cher par la Corab (coopérative spécialisée dans les productions végétales bio) de Saint-Jean-d'Angély. Son troupeau de vaches allaitantes (destinées à la boucherie) est composé de 34 mères. La viande produite sur son exploitation sera soit vendue en direct, soit par la coopérative Poitou-Charentes Nature installée à Bompaire dans les Deux-Sèvres. L'élevage est conduit de manière extensive. Les animaux sont élevés à l'herbe puis nourris avec un mélange issu de l'agriculture biologique qui provient, de préférence, de l'exploitation. Les techniques d'élevage visent à maintenir les animaux en parfaite santé par des actions essentiellement préventives. Ainsi, les bêtes sont soignées par homéopathie et phytothérapie.
Bien évidemment, pour ses céréales, comme pour ses animaux, notre agriculteur bio picto-charentais répond à un cahier des charges national homologué par le ministère de l'agriculture, de la pêche et de l'alimentation. On peut retrouver ses produits sous le signe officiel de qualité AB (Agriculture biologique), propriété du ministère.

La vache maraîchine

Par **Mireille Tabare** Photos **Abdel-Krim Kallouche**

Comment maintenir et développer l'activité d'élevage dans notre pays, face à la concurrence internationale et aux crises sanitaires qui secouent le secteur depuis quelques années ? Une solution existe : miser sur des produits de qualité, bénéficiant d'une bonne image et valorisant nos spécificités régionales. L'élevage de la vache maraîchine réunit tous ces atouts. C'est une race locale, élevée sur les prairies des marais atlantiques et fournissant une viande goûteuse et tendre. «Jusque dans les années 1950, la maraîchine, issue de la souche vendéenne, comme ses cousines la parthenaise et la nantaise, était élevée dans les zones de marais s'étendant du sud de la Loire au nord de la Gironde, et surtout en Vendée, berceau de la race, explique Bénédicte Roche, chercheur à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra), sur le domaine expérimental de Saint-Laurent-de-la-Prée (marais de Charente-Maritime). Cette vache rustique de grande taille, dotée d'une solide force musculaire, était très appréciée pour la traction animale, pour travailler les terrains lourds des marais.» Grâce au travail obstiné mené depuis 1987 par un groupe d'éleveurs réunis dans l'association de «valorisation de la race bovine maraîchine et des prairies humides», accompagnée par l'Institut de l'élevage et le Parc naturel régional du Marais Poitevin, et avec le soutien apporté par l'Inra depuis 1995, la race maraîchine, qui avait quasiment disparu dans les années 1970, est aujourd'hui en voie de reconstruction. Des efforts couronnés de succès puisque la maraîchine a vu son existence officiellement reconnue en 1998 par le ministère de l'Agriculture, en tant que race bovine «à très petit effectif».

Pour amorcer ce processus, les éleveurs ont utilisé un taureau de monte et des semences de reproducteurs de race parthenaise de type «ancien» pour inséminer quatre femelles présentant les caractères de la maraîchine : des animaux de grande taille, avec une robe «froment», des muqueuses noires, des cornes en forme de lyre et de bonnes aptitudes laitières. Par acquisition de nouveaux animaux du même type et par croisements successifs, le troupeau s'est petit à petit constitué. Quinze ans plus tard, on évalue à environ 900 têtes le cheptel de bovins maraîchins, répartis dans 31 élevages, essentiellement en Marais Poitevin. «Elevée de manière extensive sur les prairies naturelles des marais, la vache maraîchine fournit un lait riche et en quantité, et une excellente viande, ce qui en fait une bonne vache allaitante», précise Bénédicte Roche. Valoriser cette race et contribuer à rendre viables ces élevages, c'est aussi valoriser les prairies de marais aujourd'hui si menacées. Conscient de cet enjeu, Patrick Steyaert, directeur du domaine Inra, a développé, depuis 1995, un programme de recherche sur la maraîchine : analyse des pratiques d'élevage, des modes d'organisation des éleveurs pour mener à bien ce projet, des performances zootechniques comparées entre la maraîchine et la charolaise (race répandue en marais). «L'un de nos objectifs, au travers de ces études, est de comprendre comment les éleveurs et sélectionneurs qualifient la race maraîchine et, plus généralement, de poser la question : comment se définit une race ? conclut Bénédicte Roche. Notre hypothèse est qu'une race n'existe pas en soi, qu'elle n'est pas uniquement inscrite dans des gènes. Elle est aussi le fruit de l'activité des hommes et de leurs projets.» ■

Ci-dessus : Trompette, née le 26 avril 1982, doyenne de la race maraîchine.
Ci-contre : Bénédicte Roche, chercheur à l'Inra, à Saint-Laurent-de-la-Prée.

Les fossés à poissons des marais de la Seudre

La pêche en marais est une tradition régionale. Marais doux ou marais salés, on y pêche toutes sortes de poissons, en particulier l'anguille, un mets très prisé en Poitou-Charentes. Dans les marais de la Seudre, pour pratiquer cette pêche, les anciens avaient mis au point une technologie originale en construisant tout un réseau de fossés à poissons. Alimentés par de magnifiques prises d'eau en pierre de taille, ces fossés, dont la plupart sont aujourd'hui à l'abandon, jouaient un rôle essentiel dans l'équilibre écologique local, en remplissant à la fois la fonction d'épuration des eaux entre bassin versant et bassin ostréicole, et celle de nursery et de réserve à poissons. Une vaste opération de réhabilitation de ces fossés est en cours, initiée par le Centre régional d'expérimentation et d'application aquacole (Creaa), basé au Château-d'Oléron, et la Chambre d'agriculture de Charente-Maritime, et portée par la Communauté de communes du Bassin de Marennes et la Communauté d'agglomération du Pays royannais, avec le soutien de fonds publics, en particulier européens. L'objectif : restaurer les fossés dans leur fonction écologique, développer les ressources en anguilles, aujourd'hui menacées, redonner vie à l'activité de pêche traditionnelle, et préserver un patrimoine naturel et architectural unique. ***M. T.***

REPEUPLEMENT ET DÉMARCHE QUALITÉ POUR LA COQUILLE SAINT-JACQUES

Une expérience de réensemencement des pertuis charentais en coquilles saint-jacques a été menée cet été afin de relancer sa production, interdite quelques années à la pêche, et de mettre en place une démarche qualité semblable à celle du bar et du maigre de ligne.
Sur ces réserves, la pêche sera interdite pendant trois ans, le temps que la coquille atteigne sa taille commercialisable, puis les conditions de pêche seront réglementées.
En 2001, 410 tonnes ont été récoltées. Avec un million de semis en 2002, 50 tonnes de coquilles supplémentaires pourraient être récoltées en 2005.

Des poissons signés «Poitou-Charentes»

Cet été, les clients des poissonniers ont vu apparaître sur les étals des bars de ligne et des maigres de ligne *Signés Poitou-Charentes*, un label impliquant les acteurs de la filière pêche en Poitou-Charentes. C'est dans le but de valoriser la pêche maritime régionale que l'Institut régional de la qualité agroalimentaire (Irqua, créé à l'initiative du Conseil régional Poitou-Charentes en 1998) a lancé une campagne d'information des consommateurs sur le bar et le maigre de ligne, pêchés dans les ports de La Cotinière, Royan et La Rochelle. «Les produits Signés Poitou-Charentes, explique Alain Barraud, directeur de l'Irqua, s'inscrivent dans une démarche économique auprès des professionnels pour valoriser la pêche.» En effet, si le consommateur peut rapidement repérer des produits régionaux de qualité, c'est parce que, en amont, les professionnels s'engagent à suivre les recommandations d'un cahier des charges assurant la fraîcheur et la traçabilité des produits labellisés.

Ce label sur les produits de la pêche assure au consommateur l'origine du produit – pêché dans le golfe de Gascogne et débarqué dans l'un des trois ports régionaux – et sa qualité – pêche artisanale à la ligne, débarquement de la pêche moins de 24 heures après la capture, glaçage à bord, respect de la chaîne du froid et étiquetage individuel numéroté posé par le pêcheur.

Actuellement, plus de 70 % des bars de ligne et 50 % des maigres de ligne débarqués dans les criées charentaises portent le label régional. «Ces produits de la mer sont des produits haut de gamme, précise Alain Lebret, président de l'Irqua, dont une grande partie part à l'export, vers la Suisse ou l'Allemagne. La démarche qualité valorise le travail des pêcheurs charentais et garantit au consommateur qualité et traçabilité sur des poissons sauvages.»
Actuellement, 35 pêcheurs, les trois criées charentaises de La Cotinière, Royan et La Rochelle, trois mareyeurs et un distributeur sont impliqués dans cette démarche qualité. L'Irqua envisage d'élargir la gamme des produits de la mer portant le label «Signé Poitou-Charentes» vers les langoustines, la noix de saint-jacques, la crevette grise et le céteau.

Luc-Olivier Dufour

Le roi des lapins

Grâce à un long travail d'amélioration et de croisements génétiques sur des races de lapins, les chercheurs de l'Inra de la station du Magneraud, près de Surgères, ont mis au point une nouvelle souche d'animaux qui, dans les conditions d'élevage appropriées, fournit à la fois une fourrure de grande qualité et une excellente viande. Vingt-cinq éleveurs, tous basés en Poitou-Charentes, produisent aujourd'hui cette race sélectionnée, commercialisée pour sa fourrure sous le nom *orylag*, et pour sa viande sous la marque rex-du-poitou. «Cette double production est soumise à des cahiers des charges très précis, explique Olivier Thibault, de la Chambre d'agriculture de Charente-Maritime : des troupeaux de taille modeste (de 100 à 220 mères), des lapins élevés en cages individuelles et confortables, une nourriture équilibrée et strictement contrôlée. La croissance des animaux est beaucoup plus lente que dans les autres élevages, l'âge d'abattage est fixé aux environs de 120 jours (contre 70 pour un lapin ordinaire) pour un poids moyen de 2,5 kg. Un tel type d'élevage implique une production limitée, et la commercialisation actuelle est d'environ 2 000 animaux par semaine. L'objectif est de maîtriser la qualité de la production à tous les stades : élevage, transport, abattage, commercialisation. En quelques années, *orylag* et rex-du-poitou sont devenus la référence en termes de haut de gamme.» Souple, soyeuse et légère, la fourrure *orylag* est vendue essentiellement à l'étranger et positionnée sur le créneau grand luxe. La viande rex-du-poitou, fine, goûteuse, d'une très bonne tenue à la cuisson, a conquis le marché de la haute restauration. On la trouve aujourd'hui sur les tables les plus prestigieuses de l'Hexagone, comme à Paris (Crillon, Lutetia, Fouquet's…) ou à Poitiers (Les Trois Piliers), et également à l'étranger (Europe, Japon…). En reconnaissance de sa qualité, le rex-du-poitou s'est vu attribuer depuis 1996 un Coq d'or par les journalistes gastronomes. Avis aux gourmets : le rex-du-poitou est en vente sur les marchés de Poitiers et La Rochelle, ainsi que chez certains bouchers et volaillers de la région. ***M. T.***

Dominique Bordier

Informations sur le site : rex-du-poitou.com
Ci-contre : une recette avec le rex du poitou préparée par Jean-Yves Massonnet, chef des Trois Piliers à Poitiers.

La poule Vedette

Lancée sur le marché par la station du Magneraud de l'Institut national de la recherche agronomique, près de Surgères, la lignée *Poule Vedette* est née d'une idée aussi ingénieuse que novatrice : utiliser le gène du nanisme chez la poule pour produire des poulets de chair de taille normale à partir de poules naines et de coqs de taille normale. Entre l'idée et sa réalisation, huit années d'expérimentation et de nombreux croisements ont été nécessaires pour diminuer les effets du gène du nanisme sur le poids des œufs, sur le poids du poulet à huit semaines (âge d'abattage), et obtenir une lignée naine performante de poules reproductrices, la

Vedette, au fort potentiel commercial. Le procédé est en effet très avantageux. Il permet d'abaisser de 15 % le prix de revient du poulet, du fait de la réduction du poids de la poule adulte, et donc de sa ration alimentaire de 25 %, de la possibilité d'accroître de 40 % la densité de peuplement dans les élevages, et de l'excellente viabilité et robustesse de la poule Vedette. En 1976, afin de favoriser la diffusion commerciale de la Vedette et de poursuivre le travail de sélection sur cette lignée, l'Inra passe le relais à une société privée, l'Institut de sélection animale. La part du marché français du poulet de chair industriel détenue par la Vedette, alors proche de 25 %, connaît une progression fulgurante, pour atteindre 60 % en 1985 et 75 % aujourd'hui. Parallèlement, des marchés s'ouvrent, au Japon, en Europe, en Amérique du Sud. La poule Vedette, implantée aujourd'hui sur tous les continents, détient 8 % du marché mondial du poulet de chair. Elle se décline en deux versions : la Vedette «lourde» pour la production de poulets standard, la Vedette «légère» pour approvisionner le marché du poulet de qualité Label rouge. ***M. T.***

Par **Jean Roquecave**

Photo **Abdel-Krim Kallouche**

Les tailleurs *de poudre en bourse*

Depuis la mi-décembre, Innov'ia Industrie est cotée sur le marché libre de la bourse de Paris. L'entreprise rochelaise, née en 1998 lors du rachat par ses ingénieurs du Centre de recherches Innov'ia, créé en 1989 par la CRCI du Poitou-Charentes-Limousin, est le leader européen de la production à façon de poudres pour les industries. «Nous sommes des *tailleurs de poudre*, dit son PDG Claude Chessé. A partir d'une base liquide, nous produisons des poudres qui préservent les qualités propres du produit, colorants, arômes, enzymes, tout en ayant des caractéristiques physiques de solubilisation, de mouillabilité et de taille des grains rigoureusement définies. Notre savoir-faire recouvre aussi la micro-encapsulation de grains à l'échelle moléculaire.» Innov'ia, spécialisée au départ dans l'industrie agroalimentaire, a élargi sa clientèle aux industries chimiques, pharmaceutiques et cosmétiques, et compte 370 clients en Europe, dont de grands groupes comme Rhodia, Aventis ou DSM. «Notre activité est comparable à celle d'un sous-traitant de l'industrie automobile, note Claude Chessé. Nous fabriquons des pièces détachées très en amont des produits finis, et les ingrédients dont nos poudres sont un des constituants entrent dans la composition d'une infinité de produits de la vie quotidienne.» Innov'ia peut travailler à deux niveaux, soit la mise au point du processus de fabrication que le client met en œuvre ensuite dans son entreprise, soit se charger elle-même de la fabrication. «C'est un marché en forte progression car de plus en plus d'entreprises externalisent cette phase de production.» Innov'ia emploie 35 personnes à La Rochelle où sont installées ses activités de recherche et d'essais, et dispose d'un site de production à Pontaumur (Puy-de-Dôme), près de Clermont-Ferrand, qui emploie également 35 salariés. L'entrée en bourse devrait permettre à l'entreprise de financer son développement, qui passera probablement par des acquisitions. Innov'ia bénéficie aussi depuis le 13 décembre du statut d'«entreprise innovante», accordé par l'Anvar. Cette reconnaissance ouvre également de nouvelles possibilités de financement à l'entreprise rochelaise, qui peut désormais accueillir dans son capital les fonds communs de placement «innovation», au titre des 60 % de leurs fonds que ceux-ci doivent investir dans les entreprises innovantes. ■

Les petits-gris du Magneraud

Les Français sont les plus gros mangeurs d'escargots du monde, avec 40 000 tonnes consommées par an, dont près de 25 000 importées, la quasi-totalité étant prélevée dans le milieu naturel. Dans les années 1980, l'Inra s'est intéressé à la mise au point d'une méthode d'élevage pour l'escargot *Helix aspersa* (petit-gris et gros-gris). Les recherches menées par le Centre Inra de Poitou-Charentes, au domaine du Magneraud près de Surgères, ont d'abord porté sur les techniques d'élevage et sur l'alimentation. L'établissement par l'Inra de normes de production a permis le développement progressif de l'élevage d'escargots, en particulier dans notre région. En 2002, 1 000 t ont été produites en France, dont 300 t en Poitou-Charentes. Ce type d'élevage présente l'avantage, d'une part, de réduire le déficit de la balance commerciale dans le secteur et de créer des emplois, mais aussi de limiter les prélèvements en milieu naturel et de maîtriser la qualité du produit. Depuis 1992, l'Unité hélicicole du Magneraud a lancé un programme d'amélioration génétique de l'escargot, avec l'objectif de créer des souches plus performantes. Les premiers résultats montrent que, par une sélection rigoureuse, on peut obtenir un gain de 10 % sur le poids du petit-gris adulte à chaque génération. Avant que ces gros petits-gris ne se retrouvent dans notre assiette, il reste encore aux chercheurs à vérifier que ce processus de sélection n'affecte pas les qualités gustatives de l'animal. *M. T.*

Par **Denis Montebello** Photos **Marc Deneyer**

Cornuelles, douzanes, pines et autres gâteaux des Rameaux

C'est un poète qui fabrique, dans une belle pâte à fouace (une recette dont il garde jalousement le secret), ces pâtisseries de Carême appelées cornuelles, cornouelles ou corniches. Un poète qui oriente notre regard vers cette forme plate, à trois cornes, avec ce trou au milieu où l'on glissait autrefois le buis ; vers les fabuleuses transformations dont ce triangle est capable.

Dans leurs versions récentes, les cornuelles sont en pâte sablée, dorée au jaune d'œuf ; ou en pâte feuilletée (à Angoulême) ; ou encore en pâte à choux. Aromatisées à la vanille, au citron ou à la fleur d'oranger. Garnies ou non de grains d'anis et décorées (aux trois points du triangle) de dragées. Pourvues ou non en leur centre d'un orifice. Servies ou non avec de la chantilly ou de la crème pâtissière. Les cornuelles étant une spécialité des fouaciers de Chizé-Brioux, celles qui s'y vendent aujourd'hui restent fidèles à la pâte à fouace, mais elles ont perdu leur trou circulaire. Chaque boulanger adapte la pâtisserie à ce qu'il croit être le goût de l'époque, mais le poème demeure ; un inventaire en forme d'énigme ; quelque chose qui ressemble, en moins indigeste, à ce *Gryphus Ternarii numeri*, à cette «Enigme du nombre trois» que composa, au quatrième siècle après Jésus-Christ, Ausone.

Ci-contre : la cornuelle de Chizé, du boulanger-pâtissier Hervé Abillard (99, rue Du Guesclin, 79170 Chizé 05 49 76 70 17). Page de droite : la cornuelle, avec orifice et pépites de chocolat, du boulanger-pâtissier Michel Chassin (7, place de l'église, 16200 Sigogne 05 45 81 60 42).

Oublions les trois noms du poète, son goût pour le vin et les huîtres du Médoc, ses pénates saintongeais et sa villa de Rom, et disons que le Bordelais marie habilement la Sainte Trinité aux foudres («à trois pointes») de Jupiter, à Cerbère, à la Chimère, à la Sphinge (aux trois natures du monstre, aux trois questions qu'il pose), etc.

Ce long défilé d'exemples a un triple mérite. D'abord il témoigne du syncrétisme ambiant, et Ausone en était la preuve vivante, lui qui fut professeur (de lettres puis d'éloquence) et consul, épicurien et chrétien. Il réconcilie aussi (miraculeusement) le poète artisan et le poète inspiré. Il nous montre enfin que l'énigme est parole changeante, multiple.

Je n'essaierai donc pas de la résoudre. Je ne chercherai, ni la clé du poème d'Ausone, ni à pénétrer le mystère de ces cornuelles dans lesquelles on voit, tantôt le gâteau de la Sainte Trinité, tantôt une représentation (délicieusement païenne) du triangle pubien. Ou plutôt, quand on veut éviter de séparer ce qui est ici confondu, la christianisation d'un rituel remontant à la nuit des temps, à ces grottes (comme dans notre région le Roc-aux-Sorciers) où l'on appelait, avec des triangles pareillement troués en leur milieu, la fécondité. La survivance, malgré la fête des Rameaux, ou grâce à elle, d'une cérémonie marquant le retour de la fertilité. Le rameau piqué dans une pomme enrubannée et glissé dans le trou, on pouvait enfin se régaler. Et le diable aller se

rhabiller, avec ses cornes. Les cornuelles se consommaient traditionnellement, comme les autres pâtisseries de Carême, pendant quatre semaines : de quinze jours avant les Rameaux à quinze jours après. Ce qui signifie qu'on n'attendait pas que le buis soit béni pour les manger !

Voilà pour l'énigme, pour dire que je n'y répondrai pas. Ce serait fixer le polymorphe, le réduire à une seule forme. Alors que les cornuelles sont choses mobiles, chatoyantes, insaisissables. Comme on peut le constater, chaque année, à Villebois-Lavalette : à la *Foire aux cornuelles*.

Les douzanes tirent leur nom d'*hosanna*, acclamation religieuse utilisée dans certaines cérémonies, processions ou prières juives, devenue l'hymne catholique chanté le jour des Rameaux.

Ce sont des pâtisseries de Carême. Des gâteaux tressés, en formes de merveilles, mais ce n'est pas une pâte à beignet. Comme les cornuelles, elles sont dotées d'un orifice permettant de les fixer au rameau à bénir, ou plutôt de les suspendre, mais le trou est en haut de la tresse. Production d'une boulangerie-pâtisserie de Saint-Savinien, il s'en fabrique de quinze jours avant les Rameaux à quinze jours après la fête, avec une pointe de 200 à 250 le jour même.

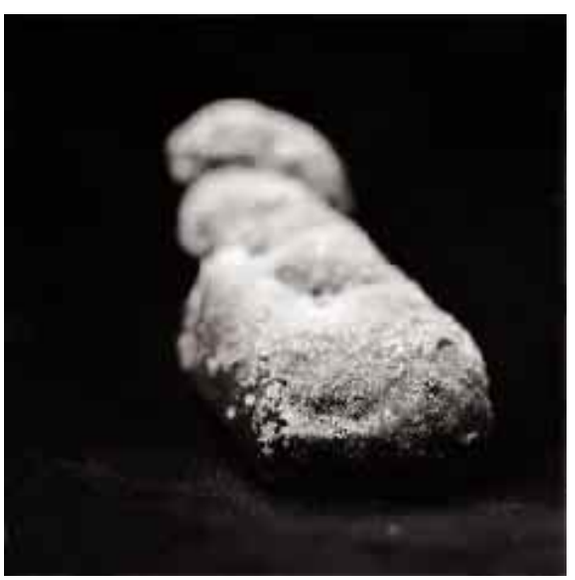
Elles sont parsemées de gros grains de sucre, comme le gâteau des Rois, ou, telles que je les ai goûtées, ce sont des brioches torsadées nappées de sucre glace légèrement citronné.

Les pines ou pignes portent bien leur nom. Disons de mieux en mieux. Ces pâtisseries du jour des Rameaux sont traditionnellement des gâteaux secs, de pâte échaudée puis passée au four, des triangles de pâte gonflée dont l'un des angles est plus allongé et bulbeux. Mais les pâtissiers d'aujourd'hui ont tendance à délaisser le symbole, l'abstraction pour un art plus

Ci-contre : les pines en pâte légère (type «chouquette»), spécialité du boulanger-pâtissier Gérard Gaspar (Le bourg, 17520 Saint-Ciers-Champagne 05 46 70 01 72). On raconte qu'au Moyen Age, les femmes ont inventé ces gâteaux en signe de protestation, qu'elles ont déposés en abondance devant l'église, pour ramener leurs maris à la maison. En effet, les hommes devaient travailler pour le Sire de Pons 7 jours sur 7, y compris le jour des Rameaux. Elles ont été entendues.

figuratif. C'est pourquoi ils préfèrent la pâte à brioche, et tresser, ou simplement modeler des phallus tout ce qu'il y a de plus *ressemblants*. La pâte à choux a aussi l'avantage de gonfler. Toutefois la chantilly, si je puis donner mon avis, fait un peu pléonasme. Ou alors il faut y voir une marque d'humour. Un humour de supporter, certes, mais les *tiffosi* romains font pire, quand, pour dire ou pour faire que leur équipe – la *Lazio* – marque des buts, ils écrivent en gros *EIACULAZIO* !

Pour être complet, il faudrait évoquer une autre pâtisserie des Rameaux, la *conole*. L'évoquer, car elle a disparu, et la pine cherche en vain son chat. De ce gâteau qui avait non seulement le nom mais aussi la forme de la chose, il ne demeure que le souvenir. Un souvenir ému, comme de ces gâteaux Merlusins dont parlent les vieux livres, de ces *coirault*s ou *koirots* de Lusignan qui ont peut-être à voir avec les *coireaux*. Dont je n'ai jamais tâté, que je n'ai même pas vus en vitrine, mais qui sont une spécialité de La Rochelle, selon *boulangerie.net.* ■



Ci-contre : la douzane faite à Saint-Savinien par Frédéric Guiard. Sa boulangerie-pâtisserie vient d'être reprise par Pierre Buret qui continuera la fabrication des douzanes pour les Rameaux (36, rue Champéroux, 17350 Saint-Savinien 05 46 90 27 20).

Par **Denis Montebello** photo **Marc Deneyer**

70 épices
et combien de combinaisons

Il ne s'appelle pas, comme je l'ai d'abord cru, *Igor des Offices*. Même si du décadentisme il a forcément entendu parler, et de l'exotisme fin de siècle, même si son épicerie, comme la Maison de Pierre Loti, est une *invitation au voyage*, vous fait voyager, par le truchement du poivre, du Cameroun aux Indes et à Setchouan, le magasin où il vous accueille n'a rien d'une thébaïde ; ce n'est pas, bien qu'il y collectionne les épices, une *forteresse de la solitude* (pour parler comme Umberto Eco). L'homme qui vous ouvre son laboratoire et vous livre ses recettes n'est ni un personnage de roman, ni une statue de cire. Il est vivant et produit du vivant. Il est capable de «reconstituer» le gâteau iranien dont on lui présente un petit morceau. Et Marie-Noëlle est là pour aider cette autre dame qui vient (d'Arménie) avec sa recette manuscrite : «Est-ce que vous pourriez retrouver cela ?» Et ce n'est pas du tout comme on met son grain de sel, ou de poivre, quoique sur les trois poivres de Penja elle soit intarissable, non, c'est de la littérature qu'elle vous invite à respirer en feuilletant comme elle fait ses *verrines*. Et un délicieux parfum d'enfance.

Igor a lui aussi des mots pour dire cela, ceux qu'il a entendus au Maroc. Et vous lui faites «pleurer sa mère» en lui parlant des figues. Des premières figues, là-bas, il se murmure que c'est l'arbre qui rêve. C'est sans doute ce que le cuisinier tunisien entend quand il déclare que la première bouchée doit paraître fade. Que c'est le signe d'un plat réussi. C'est en tout cas ce que vous explique Igor en surveillant son filet mignon, sa sauce au boudin où il a mis des châtaignes et de la courge. Et un «petit mélange d'épices» : muscade, macis, cardamome, gingembre, cannelle, coriandre. Et une pointe de carvi. Et un condiment en provenance du Mexique : un champignon noir parasite du maïs utilisé par les Aztèques.

Vous goûtez, et toute l'enfance revient. Ça se passe, vous explique Igor, entre le fond de la langue et la gorge. Des petites madeleines comme ça, il en a plein. Ce sont des plats marocains (quand il était invité) ou d'Europe centrale (que sa grand-mère faisait). Mais c'est aussi la cuisine française telle qu'on la percevait au Maroc, telle que la voyait Marie-Noëlle depuis le Nigéria où elle habitait, comme ces bons plats paysans qu'on associe à l'hiver. Comme ces légumes du marché où Igor va chercher son inspiration.

Quand celle-ci manque, l'artiste, plutôt que de se pendre, va chez le coiffeur.

Là, il se souvient de la petite montagne qui surplombait Volubilis et il imagine les gâteaux qu'on y mangeait. De la plaine entre Meknès et l'Atlantique où la famille passait les vacances et il en rapporte un mélange iodé. ■

Les Offices,
18, rue Gambetta
17000 La Rochelle
05 46 43 29 94

François Bon était invité à Poitiers le 26 novembre 2002 par l'Espace Mendès France pour une conférence de l'école ouverte de l'Internet, dont nous publions quelques extraits

Écrans et écrits paradoxes de l'écrivain

François Bon a fondé le site remue.net en 1997. Ce site bénévole et indépendant est devenu le point de passage obligé pour qui s'intéresse aux auteurs français contemporains. Une liste d'informations est réservée aux adhérents de remue.net association. C'est aussi un lieu de débat et de pression. Depuis le 26 décembre 2002, remue.net se mobilise contre la dispersion du «fabuleux musée privé d'André Breton» en avril à Drouot.
Des centaines d'écrivains ont déjà signé l'appel contre le dépeçage de Breton. Un gros dossier à consulter.

Sur les tablettes d'argile exhumées chez les Sumériens, il y avait quatre signes verticaux barrés par un signe horizontal. On a pensé que l'invention de l'écriture s'était faite d'abord par le décompte comptable. Dans une strate ultérieure, on a vu apparaître des petits ronds avec une oreillette qui signifiaient sacs de riz ou sacs de blé, puis des silhouettes qui voulaient dire soldats ou esclaves. Dans ce schéma de l'invention de l'écriture, la comptabilité pose une symbolique par un signe lié à la nourriture et en même temps des récits de fondation par lesquels elle conte ses généalogies, son rapport aux astres, à la prédiction.
On a découvert, il y a deux à trois ans, des tablettes gravées antérieures à ces «comptabilités» qui représentaient des choses divinatoires. C'étaient généralement des coupes de foies des sacrifiés. Cette cartographie divinatoire suffit à montrer comment la trace de la page, la représentation iconique, a précédé la constitution du signe. Récemment on a même découvert dans les soubassements de temples, et toujours aux mêmes orientations, parmi les briques exhumées, une seule brique blanche, identique à celles utilisées pour les cartes du foie. Comme une page blanche, cette brique blanche, est insérée dans chaque temple comme pour recevoir l'éventuelle diction du Dieu. C'est-à-dire que la parole qui se disait dans le temple était fondée par cette représentation de la page vierge placée là. Il est intéressant de passer par Sumer, par l'origine de l'écriture, qui reste parfaitement énigmatique, pour entrer maintenant dans nos machines de plastique.

INVENTION DE L'IMPRIMERIE

On traverse une mutation dont le seul précédent c'est le passage à l'imprimerie. Il est fascinant de constater que chez Rabelais, entre son Pantagruel (1532) et le Quart livre (1552), il se passe vingt ans où l'on voit se transformer la langue française qui est faite de mille traditions orales. Des parlers non fixés se déposent dans l'écrit et la langue trouve petit à petit ses propres strates de fixation. Le Pantagruel est encore une partition orale, une notation servant à fixer le récit pour celui qui va lire aux autres tandis qu'avec le Quart livre, on est prêt à entrer dans l'espace classique. Si les farces d'étudiants sont tellement présentes dans Pantagruel et Gargantua, c'est parce que pour Rabelais et quelques copains, il s'agit en 1532 de faire tourner une imprimerie avec des livres qui se vendent et qui leur permettent de publier leurs traductions de grands textes grecs. Pantagruel est un livre qui s'écrit dans l'imprimerie, en liaison directe avec la presse. […] La problématique du livre dans sa matérialité est ce qui conditionne l'invention du récit.
Cette mutation-là se joue en une trentaine d'années. A la mort de Rabelais, c'est quasiment fixé. […] Les bouleversements initiés depuis dix ans par ces machines-là [les ordinateurs] sont de l'ordre de cette mutation de l'imprimerie.
Je vais prendre deux exemples aux extrémités de la chaîne.
L'écriture, ce n'est rien d'autre qu'une page blanche et le signe qu'on peut mettre dessus. Rabelais cite même la marque du papier, dit comment il s'y prend pour tailler ses plumes et parle du plaisir de se retrouver dans le silence. Proust s'enferme dans sa chambre avec ses cahiers sur lesquels il rature, ajoute, colle ses longues «paperolles». Kafka attend que tout le monde soit endormi dans la maison pour se mettre à sa table. Si rien ne vient, il écrit : «Rien à écrire» ou «mal à la tête». Ou il partira à écrire toute la nuit et ça donnera des récits

miraculeux parce que, pour lui, ça s'est tenu en une nuit. Dans tous les cas, le lieu où l'on se confronte à la page est un endroit où l'on tourne le dos au monde. En fait, on affronte une représentation du monde, qui passe par le mental et qui se négocie avec cet espace de signes, qui est devant soi et vierge. Dans *L'Aleph* de Borgès, il y a ces dix-sept boules qui sont la représentation parfaite du monde. Ce phantasme de la représentation close, entière, structure notre espace mental du récit.

Le petit rectangle de lumière de l'ordinateur portable permet de retrouver la dimension du cahier, et même du geste d'écrire. Mais avec cette page, vous pouvez consulter l'*Encyclopedia Britanica*, lire un manuscrit du Moyen Age, envoyer un mail à n'importe quelle heure, écouter la radio de telle université de Floride pour sa musique country… La page devient ainsi l'interface qui permet de capter des signes du monde entier. Donc la table même de l'écrivain – et la posture du retrait, de la concentration – devient le contraire, c'est-à-dire le lieu d'une communication.

A l'autre bout, il y a le livre. La première fois que j'ai donné une disquette aux éditions de Minuit, il y a plus de dix ans, ça ne se faisait pas. Insulte suprême, l'éditeur m'a dit : «Vous et votre littérature Macintosh !» Si, d'une édition à l'autre, on voulait corriger une coquille, on vous facturait 7 F la ligne modifiée. L'éditeur décidait du tirage de sorte que chacun portait une étiquette : «Monsieur tire à tant d'exemplaires !» Aujourd'hui il faut 40 minutes pour fabriquer un livre à partir du téléchargement du fichier. Même pour des livres qui se vendent à 15 000 exemplaires, on peut en trois heures renouveler le stock par paquets de 1 500 et travailler ainsi à flux tendu.

Donc, de la table de l'écrivain à la fabrication du livre, tout a été bouleversé.

La seule chose qui importe c'est de savoir comment on se comporte chacun dans l'imprédictible. En quoi on doit travailler dans une zone de choc, et erratique, à intégrer le caractère imprédictible de ce qui vous est le plus précieux et qui, jusqu'à présent, semblait le plus pérenne, c'est-à-dire le livre destiné à durer. [...]

RESSOURCES EN LIGNE

Internet est une révolution parce que l'accès à la documentation est possible en permanence. Dans la «chambre de l'écrivain», la possession des ressources n'est plus nécessaire. Avec Internet, on peut consulter les éditions originales de la BNF, ramener la chose très pointue qu'on recherche, tisser des liens avec d'autres et lancer une recherche pour obtenir une réponse en deux heures ou deux jours. Le réseau devient une sorte de mémoire collective en permanence. Du coup, le CD-Rom qui paraissait révolutionnaire semble presque caduc. [...]

L'ATELIER

On sait, en peinture, l'importance de la notion d'atelier. C'est un lieu social, y compris dans la création – pensez aux Ménines de Velasquez – et aussi un lieu d'apprentissage, de formation. Tout au long de l'histoire de la littérature, cette fonction d'espace social était jouée par les salons. Cet espace-là existe à partir du moment où je suis en contact via le net avec cinq personnes qui, par exemple, s'intéressent comme moi à Saint-Simon. On peut ainsi être en contact au quotidien et former une communauté, et même superposer plusieurs communautés sans qu'elles coïncident entre elles.

Comment faire pour son propre atelier ?

Depuis trente ans, j'ai publié des textes ici et là, disséminés dans des revues. Par exemple, l'entretien dans *La Licorne* en 1992 lorsque j'étais invité à Poitiers pour Ecrivains présents. Alors j'ai commencé à mettre mes propres textes en ligne – pas les livres, qui ne m'appartiennent pas puisque j'ai signé un contrat avec un éditeur. Et puis d'autres textes d'amis écrivains, dont beaucoup ne maîtrisent absolument pas un ordinateur. [...] Par exemple, j'ai mis en ligne telle interview de Jean Echenoz avec Jean-Baptiste Harang où il disait des choses importantes, ou bien tel texte d'un autre écrivain publié par François-Marie Deyrolle dans les premiers numéros de *L'Atelier contemporain* introuvables en librairie. Et ainsi de suite.

Le site devient alors un atelier où l'auteur trouve une existence autre par le virtuel. C'est l'espace de l'expérimentation, comme cet atelier du peintre que l'on peut aller visiter. ■

Ci-dessus : *Zapping*, de Marylène Negro, 1 image sur 7 de la série «Pratiques». Nous avons publié *Watching* en double page dans *L'Actualité* n° 53.

Huîtres, fromage, chocolat

Exposition à l'Espace Mendès France jusqu'au 30 mars. maison-des-sciences.org

À l'Espace Mendès France, l'exposition «Qu'est-ce qu'on mange ?» donne des clés pour comprendre la chimie de la cuisine mais aussi l'histoire des produits, leur conditionnement, leur valeur nutritive et leur charge symbolique. Un nouveau module vient enrichir cette exposition, «Le chocolat, remède à tous les maux», proposé par l'Ordre national des pharmaciens. On y raconte les vertus du cacao dans les sociétés précolombiennes, l'introduction du chocolat en France au XVII[e] siècle, son utilisation par les apothicaires et autres traitements curatifs au cours de l'histoire, jusqu'aux menaces qui pèsent sur cette substance anti-déprime du fait notamment de la directive européenne qui autorise l'apport de matières grasses végétales dans le chocolat. Robert Bajard, maître pâtissier-chocolatier de Poitiers, est invité le 13 janvier à 20h30 pour parler des «mystères et légendes» du chocolat.

D'autres produits sont à l'honneur lors d'animations le dimanche de 14h à 18h, avec dégustation : *les huîtres*, avec la participation de la section conchylicole de Marennes-Oléron, le dimanche 19 janvier ;

le fromage de chèvre, avec le syndicat de défense du chabichou, le dimanche 16 mars.

Signalons deux rencontres et débats sur ces thèmes :

Les pieds dans le plat : alimentation et nutrition, prion et tremblante, table ronde avec Vincent Dedet, consultant en communication scientifique, Claudette Dieuleveut, conseil en nutrition à Ménigoute, et Pierre Rocher, président de la chambre d'agriculture de la Vienne, le 5 mars à 20h30 ;

Quels emplois dans la recherche agroalimentaire ? rencontre de l'Espace des métiers avec des intervenants de l'Inra Poitou-Charentes, Françoise Macouin, responsable du personnel, Patrick Manceau, animalier porcin, Bernadette Julien, chargée de recherche, le 12 mars à 20h30.

Marc Deneyer

SEMAINE DU CERVEAU

En décembre dernier, des chercheurs et doctorants de l'équipe de recherche Développement cortical, dirigée par Michel Roger (Université de Poitiers), ont répondu aux questions des enfants de CM1 et CM2 sur le site de l'Espace Mendès France. Les questions-réponses sont consultables sur maison-des-sciences.org. Les travaux issus de ce forum ainsi que d'autres productions sont à découvrir du 10 au 16 mars.

D'autre part, Didier Orsal, professeur à l'Université de Paris VII, est invité pour une conférence sur la paraplégie, à l'Espace Mendès France le 13 mars à 20h30.

ECOLOGIE

L'historien des sciences Patrick Matagne a publié *Comprendre l'écologie et son histoire* chez Delachaux et Niestlé (192 p., 26 e). Un ouvrage de référence qui traite aussi bien des origines des mouvements écologistes et des fondateurs de l'écologie scientifique que du développement durable et de la demande sociale.

Vive les maths

Avec dix exemples et manipulations, l'exposition «Maths en Méditerranée» évoque quelques points majeurs de la longue histoire des mathématiques (depuis 2 500 ans). Une autre exposition s'attache au phénomène du hasard et propose vingt-quatre manipulations ludiques, de la courte paille à l'effet papillon.

Exposition à l'Espace Mendès France du 4 mars au 4 mai.

«L'histoire des nombres» est le thème de la conférence (le 2 avril à 14h, amphi A sur le campus de Poitiers) de Denis Guedj, professeur de mathématiques et d'histoire des sciences à l'Université de Paris VIII, auteur de livres qui réconcilient un large public avec les maths.

BIODIVERSITÉ

Les activités humaines menacent la diversité des espèces et des écosystèmes. Quelles solutions existe-t-il pour limiter les extinctions ? Des éléments de réponse sont fournis dans l'exposition «La biodiversité, notre nature pour demain» réalisée par le Muséum national d'histoire naturelle et le ministère des affaires étrangères. A l'Espace Mendès France du 17 mars au 15 juin.

MPFT

TOUMAÏ, NOTRE ANCÊTRE

Avec Michel Brunet et son équipe, l'Espace Mendès France est en train de réaliser une exposition sur Toumaï, fossile découvert dans le désert tchadien par la Mission paléoanthropologique franco-tchadienne (lire le dossier dans *L'Actualité* n° 58). Agé de 7 millions d'années, Toumaï est le plus ancien hominidé connu à ce jour. Exposition du 6 mai 2003 au 10 janvier 2004.

Au galop vers la préhistoire

La fière allure du cheval actuel tient à sa superbe anatomie et à sa taille. Quelle évolution depuis 50 millions d'années ! En effet, son lointain ancêtre, *Hyracotherium*, n'était pas plus haut qu'un renard. Il vivait dans les sous-bois et mangeait des feuilles tendres. Les premières représentations de ce noble animal sont beaucoup plus récentes, environ 30 000 ans. On en découvre des reproductions au musée des tumulus de Bougon qui présente actuellement «Au galop vers la préhistoire», une exposition conçue par le musée de la préhistoire de l'Ile-de-France à Nemours mais considérablement augmentée et scénographiée par Elaine Lacroix. La directrice du musée des tumulus a notamment puisé dans les collections archéologiques de la région Poitou-Charentes pour montrer des pièces exceptionnelles (pierres gravées ou sculptées, objets en bronze et en fer…) qui jalonnent ainsi les relations entre l'homme et le cheval à partir du V^{e} millénaire avant notre ère.

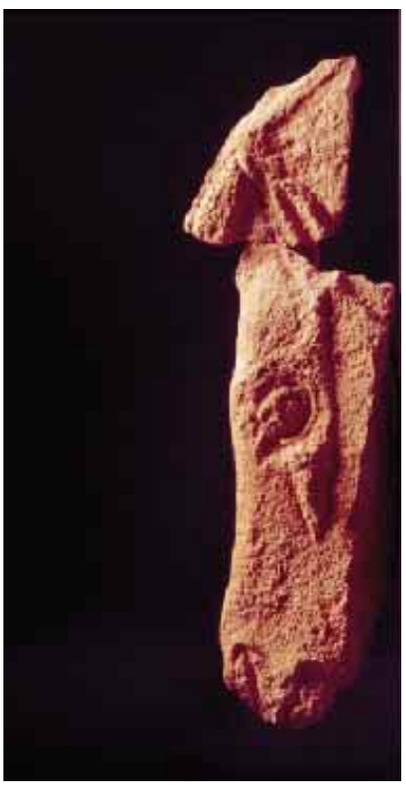
Les plaquettes gravées et les incisives de chevaux gravées par incision, provenant de la grotte de la Marche (Vienne), sont les plus anciennes pièces découvertes dans la région. Elles datent de 15 000 à 12 000 ans av. J.-C.

Le préhistorien José Gomez de Soto et ses collègues considèrent les éléments de harnachement en bois de cerf mis au jour dans la grotte des Perrats, à Agris (Charente), comme les objets les plus prestigieux de cette exposition, car uniques en France (1 500 av. J.-C.).

Spectaculaire aussi la roue de char en bronze (800 av. J.-C.) découverte par hasard dans le Marais poitevin, près de Coulon, au Champ Maréchal – site qui fut ensuite fouillé par Jean-Pierre Pauteau.

Les vestiges de Triou (Deux-Sèvres) nous apprennent qu'à l'âge du bronze, la plupart des chars attelés avaient une fonction cultuelle et non guerrière. La structure de ces chars ne permettait pas d'aller loin et vite. Ce sont des symboles du pouvoir. C'est vers 450 av. J.-C. qu'apparaît le char de guerre, comme l'expliquait Alain Duval lors de l'inauguration de l'exposition. «C'est un char à deux roues, donc plus maniable, que l'on retrouve en entier dans les sépultures, parfois même avec les chevaux.»

On apprend aussi que l'utilisation du cheval comme moyen de transport a permis à l'homme d'augmenter considérablement sa vitesse de déplacement (24 km/jour avec un attelage de bœufs contre 60 km/jour avec des chevaux), donc de parcourir et de contrôler des territoires plus vastes. Ce qui l'aidera certainement à sortir peu à peu de la préhistoire. ***J.-L. T.***



Ci-contre : Tête de cheval provenant du site du Roc-au-Sorciers à Angles-sur-l'Anglin (Vienne, fonds Saint-Mathurin). Cliché Jean Airvaux.

Exposition au musée des tumulus de Bougon jusqu'au 30 avril. Tél. 05 49 05 12 13

L'Hermione

QUAND LA MARINE RÊVAIT ROCHEFORT

Le Centre international de la mer prolonge jusqu'au 30 mars cette exposition qui raconte la construction de l'arsenal de Rochefort – voulu par Louis XIV – et des fortifications destinées à protéger l'estuaire de la Charente au temps de la marine à voile (1666-1870). Exposition à la Corderie royale, Rochefort. Tél. 05 46 87 81 44

Depuis 1997, près d'un million de personnes ont visité à Rochefort le chantier de la reconstruction de *l'Hermione*, qui devrait naviguer vers 2007. Un autre chantier vient d'aboutir : un beau et gros livre sur cette frégate historique. C'est sur ce navire que La Fayette embarqua en 1780, à Rochefort, pour annoncer au général Washington l'arrivée imminente de renforts français. Pendant dix-huit mois, une flotte française allait soutenir les indépendantistes américains jusqu'à la victoire finale.

Si *l'Hermione* constitue le noyau dur de cet ouvrage, l'auteur, Emmanuel de Fontainieu (directeur du Centre international de la mer), ne se limite pas pour autant à cet épisode glorieux. Il raconte l'histoire de la création de l'arsenal, notamment le choix du site, le «rêve» du roi et la «machine gigantesque» qui s'en suivit, mais aussi la lutte contre les Anglais, les batailles navales, les relations de la France et de l'Amérique, etc. Un récit passionnant, servi par une superbe iconographie.

Dans la deuxième partie du livre consacré à la «renaissance» de *l'Hermione*, Yves Gaubert explique l'art complexe de la construction navale.

L'Hermione, de Rochefort à la gloire américaine, éd. de Monza, 200 p., 35 e

Les tumulus de Bougon

Si la nécropole de Bougon occupe une place de premier ordre dans la préhistoire, c'est grâce aux travaux de recherche effectués entre 1968 et 1986. On sait que les premiers tumulus de Bougon ont été édifiés vers 4 700 avant notre ère et que le site fut ensuite un lieu de culte et de rituels pendant environ 2 000 ans. Ces architectures mégalithiques comptent par les plus anciennes constructions de l'homme.

J.-L. T.

Jean-Pierre Mohen, actuellement directeur du Centre de recherche et de restauration des musées de France (UMR CNRS 171), a dirigé les fouilles dès 1972. Chris Scarre, directeur adjoint du McDonald Institute for Archeological Research à Cambridge, a mené les campagnes de 1980 à 1982. Tous deux ont publié, avec la participation d'une quinzaine de scientifiques, *le* livre attendu : *Les Tumulus de Bougon. Complexe mégalithique du V^e^ au III^e^ millénaire.*

Cette synthèse des recherches sur le terrain depuis 1968 est organisée en thèmes : architecture, vestiges mobiliers, séquences et chronologie, ossements humains et rites funéraires, environnement et territoire néolithique de Bougon, archéologie expérimentale, phénomène mégalithique de l'Ouest. Certes, il s'agit d'un ouvrage savant mais accessible à l'amateur.

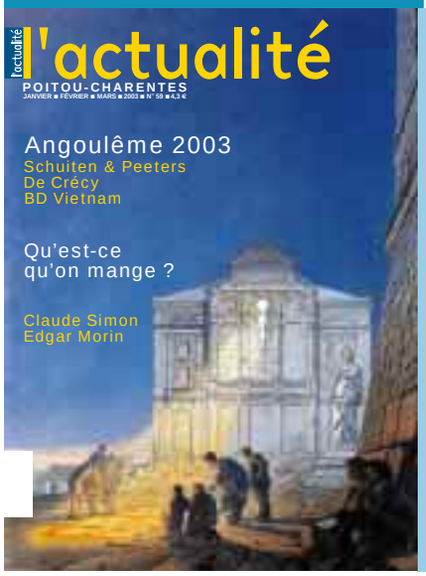
En outre, il est raconté comment le site a été sauvé d'une ruine prévisible. En France, la plupart des tumulus ont en effet longtemps servi de carrière pour empierrer les chemins, et donc été détruits. Il ne reste alors que le squelette de cette architecture, c'est-à-dire le dolmen. Ainsi, la Société française pour la conservation et la restauration des monuments historiques a attribué 100 F, en 1840, pour assurer la conservation du premier tumulus découvert à Bougon. En 1843, Charles Arnault rédigea un rapport de fouilles qui est publié en annexe de l'ouvrage ainsi que le rapport du juge Babert de Juillé (1874) qui préconisait de protéger le terrain par un treillis, une barrière fermée à clef et une haie vive afin «d'arrêter les empiétements des voisins». Le département des Deux-Sèvres décida d'acquérir l'ensemble des terrains en 1874, ce qui assura une protection durable de la nécropole et permit, 120 ans après, de construire sur des parcelles voisines le musée des tumulus de Bougon. ***J.-L. T.***

***Les Tumulus de Bougon*, éditions Errances, 256 p., 40** e

ART ET PRÉHISTOIRE

Jean-Pierre Mohen est passionné par la dimension spirituelle des premières sociétés humaines. Dans *Art et préhistoire*, beau livre publié chez Terrail (208 p., 25 e**), il propose un voyage dans le temps, sur les cinq continents, à la découverte des arts de la préhistoire et des mythes et symboles qu'ils révèlent. A la recherche des fondements de l'imaginaire de l'humanité.**

bulletin d'abonnement



Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

❑ Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 15 e (étranger 18 e)

❑ Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 28 e (étranger 35 e)

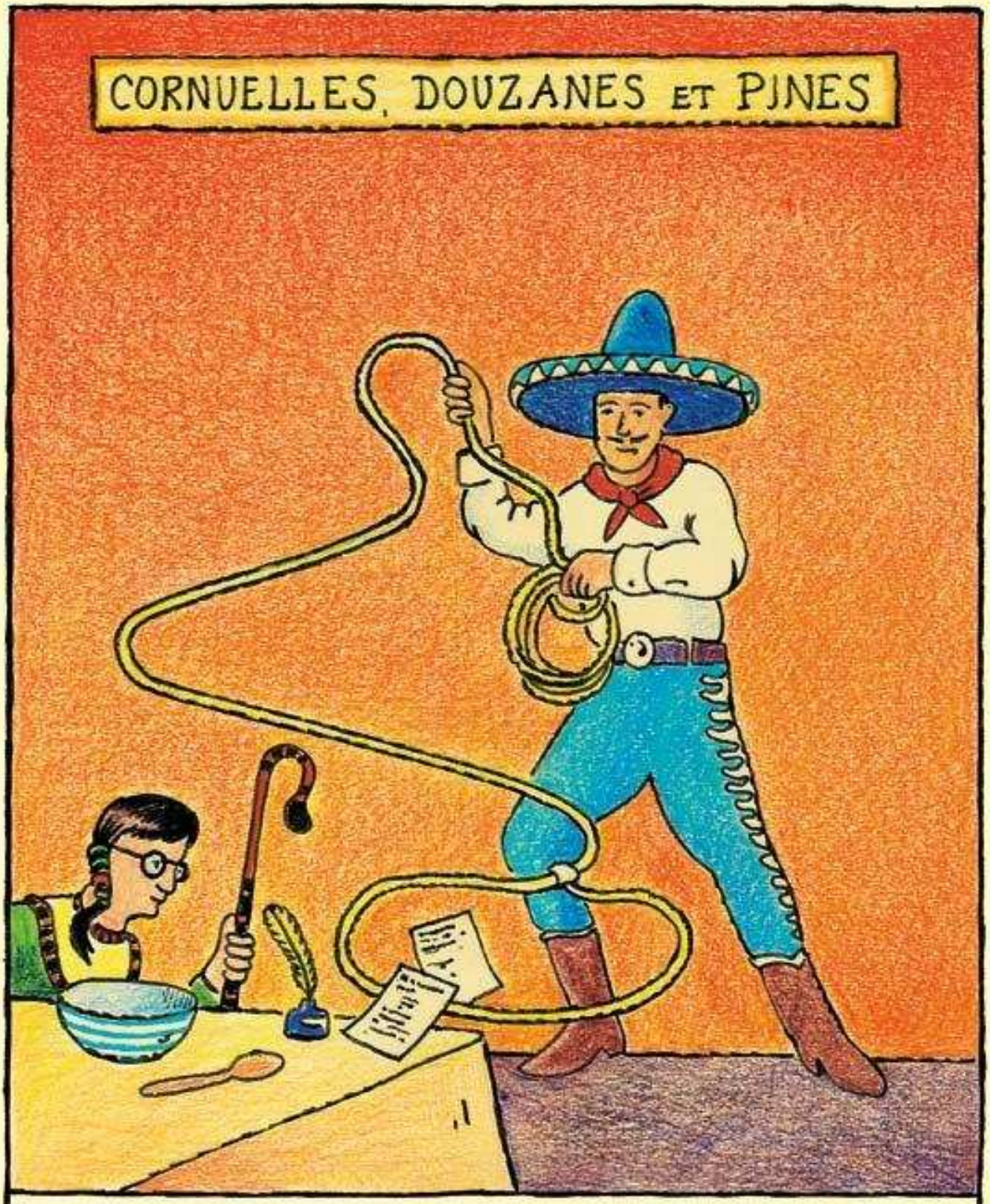
❑ Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____



TOUT AU LONG DE L'HISTOIRE, IL Y A EU DE MULTIPLES TENTATIVES POUR S'EMPARER DES RECETTES SECRÈTES DU POITOU-CHARENTES